

Faire des vagues

Briser le blocus de Gaza

Carnets d'une traversée, 2025



Faire des vagues

Briser le blocus de Gaza

Carnets d'une traversée, 2025

Textes rassemblés par Catherine Benoît

© Waves of Freedom France édition
www.wavesoffreedom.fr

ISBN : 979-10-985443-0-9
Dépôt légal : en cours

Graphisme de la couverture : Marion Hureau
Illustration de la couverture : ©Adrià Fruitós (@adria_fruitos)
Parution dans Le Monde daté du 12 juin 2025

Avertissement

Au moment où nous publions cet ouvrage, la Global Sumud Flotilla qui a quitté Barcelone le 13 avril 2026 a été attaquée par l'armée israélienne dans les eaux internationales au large de la Crète. Dans la nuit du 30 avril, vingt-deux bateaux ont été illégalement interceptés, cent-quatre-vingt personnes ont été kidnappées et maltraitées avant d'être libérées et renvoyées dans leur pays d'origine pour cent-soixante-dix-huit d'entre elles.

Deux navigants, Thiago Ávila, ressortissant brésilien et Saif Abu Keshef, ressortissant espagnol et suédois d'origine palestinienne, membres historiques du comité de pilotage de la Global Sumud Flotilla, ont été transférés dans la prison de Shikma au nord de Gaza. En grève de la faim depuis leur capture, ils sont placés à l'isolement et soumis à des tortures.

Le sabotage des flottilles, les meurtres, captures et détention de leurs navigants s'inscrivent dans les politiques d'assassinats, de criminalisation et de silenciation du peuple palestinien et de ses alliés.

La publication des carnets de bord rédigés par des citoyens « ordinaires » qui furent membres en mer ou à terre de la Global Sumud Flotilla en 2025 est une contribution à toutes les actions visant à rompre ces politiques.

Sommaire

Préface

Abed Helles

Introduction

Catherine Benoît

1. Le sumud palestinien : racines profondes, appel mondial

Maha Nassar

2. Chronique de l'organisation sur terre de la flottille

Malika Terre

3. Pourquoi s'engager dans la flottille ?

Ismaël Wadhi et Émilien Urbach

4. Aux portes du silence des Nations Unies : campement et flottille à Genève

Oumessaad

5. Carnets de bord en mer

Malika Baouya

Joëlle Tischhauser

Lyna Al Tabal

6. Marinette

Catherine Benoît

7. Trois mois plus tard

Malika Baouya

Joëlle Tischhauser

Lyna Al Tabal

8. Survivre à Gaza

Rasba Abou Jalal et Catherine Benoît

Postface

Éducation avec Gaza, Education4Gaza, Gaza la vie

Constitutrices et contributeurs

في عرض الأزرق الواسع، الممتد مثل نجاة نتوق إليها ولا نبلغها، كنتُ أشاهدُ سفنَ المتضامنين في أسطول الصمود، تحملُ الأعلامَ الفلسطينية وترفرفُ في فضاءٍ حرٍّ خالٍ من الموت. لم تكن نفرخُ بالعلم لأنه رمزُ الوطن فحسب، بل لأنه كان في تلك اللحظة شهادة براءةٍ من تهمة الإرهاب. كانت ألوان العلم في البحر أكثرَ سطوعًا من أي وقت مضى؛ الأحمرُ لونُ الوجود في روح الشبان الأحرار المتقدة، الذين خاطروا من أجلنا، الأخضرُ لونُ السلامِ الهادي المطمئن في قلوبهم، والأبيضُ لونُ البراءة في أعمارهم الصغيرة، والأسودُ شاهدٌ لا ينام، ذاكرتنا التي تُخزِنُ الألمَ ولا تنساه. لم تكن أعلامنا فقط... كانت أرواحنا حرّة ملوّنة.

الاهتمام الذي جاء من بعيد، من وجود لا نعرفها، ومن لغاتٍ لا نتكلمها، أعاد إلي شيئًا انكسر ولم أكن أعرف اسمه. كمن يعيشُ طويلًا تحت ثقل الخذلان، حتى يصبح الخذلانُ جزءًا من تكوينه، ثم يرى فجأة من يمدّ يده إليه، كمواطنٍ من غزّة، كنتُ أقتَرُ هذا المعنى الإنساني الخالص، هذا التضامن الذي لا تحكمه مصلحة ولا ينتظرُ مقابلًا. كانوا يأتون إلينا من مسافاتٍ لا تُقاسُ بالكيلومترات، بل بقدرتهم على أن يشعروا بنا.

كنا نعرف أن الطريق لن يُفتح، وأن البحر نفسه مراقب، وأن كلَّ محاولة كهذه تُؤلّدُ وهي تحملُ احتمال الخفق، ومع ذلك، ظلّ في داخلنا شيءٌ صغيرٌ يرفض أن ينطفئ، لم يكن الأسطولُ غذاءً ولا دواءً، بل كان طريقةً أخرى لقول أننا هنا وهناك من يرانا

ومع ذلك، يبقى لذلك الضوء البعيد أثرٌ لا يمكن إنكاره. أولئك الذين خرجوا إلينا من عرض البحر، لم يغيروا المصير، لكنهم غيروا شيئًا في الإحساس به، جعلوا العتمة أقلَّ انغلاقًا، ولو قليلاً. أعادوا تعريف المسافة بيننا وبين العالم، لا بوصفها مسافة جغرافية، بل أخلاقية.

فالقضاء، حين يصل متأخرًا، لا يمنع الألم... لكنه يجعله مرئيًا أكثر.

لكنَّ شعور المخدول لا يظل على حاله، يتقلب كموج البحر

ففائضُ الألم الذي نعيشه، والإحساسُ الثقيل بأن هذا العالم سمح لكل هذا أن يحدث ويستمر، يخلقُ في الداخل طبقةً أخرى أكثر قسوةً وأقلَّ قابليةً للتفسير. كنتُ أرى أولئك الشباب على متن السفن، يغمّون، يضحكون، يلوحون للكاسيرات، وأجد نفسي - في لحظاتٍ لا أستطيعُ تزييفها - أفكر:

لولا موتنا، لما حظي هؤلاء الشبان بهذه الرحلة الرائعة.

كان موتنا كان من دواعي الحظ لولادة تجربة جميلة عند الآخرين. كأننا، في مكان ما، لسنا إلا الخلفية التي تُضفي على المشهد معناه. شعورٌ لا يبلغ الامتنان، لكنه يكسبُ جرحًا أصق: أننا في الحقيقة نموتُ وحدنا.

ربما لا يمكنُ شرح هذه الفكرة لمن لم يعيشها. كيف يتحوّل العالمُ كلُّه إلى شيءٍ يشبه الخيانة، لا لأنه يكرهك، بل لأنه لا يسمعك. حين تصرخُ من الخوف، من الجوع، من العتمة، ثم تُختزَلُ إلى خبر

عابر، إلى سطرٍ يُمرَّرُ بالإبهام على شاشيةٍ مضيئة، هناك، في أماكن أخرى، يُكسرُ هذا الخبرُ مللَ يومٍ طويل، في عالمٍ متخِمٍ حتى الصجر.

حتى الطبيعة، في لحظاتٍ كهذه، تبدو كأنها منحاذاة، الشمسُ تشرقُ كما لو أن شيئاً لم يحدث، والبحرُ يحتفظُ بإيقاعه، والليلُ يأتي في مواعده. كلُّ شيءٍ مستمرٌ ... إلا نحن:

ذاتُ النجوم التي كانت هنا تضيءُ الطريقَ لقطعةٍ
تبحثُ عن لحم الجثث.

كانت هناك - في مكان ما من هذا العالم - تحرس المكان لعاشقين على العشب يتبادلان القُبُل

وذاثُ الشاعر الذي ألقى قصيدة الرثاء - في مكان من هذا العالم - وأبكى جمهوره،
شكرُ الحرب التي منحتهُ قُوَّةَ المجاز والتَّهْجَةِ الواسعة.

وذاثُ الشمس التي تنشرُ خيوطها الدافئة على المدن المطمئنة التي عطى النَّجْمُ أكوأخها..
تحرَّقُ الآن - هنا - وجوه أطفال الخيم.

وذاثُ تكبيرة الإحرام التي نبدأُ بها صلاة الجنائزِ على أطفالنا..
كان المسلمون يبدؤون بها صلاة الجمعة، ولا يأتون فيها على ذكرنا.

كان هنا عالمٌ،

وكان هناك عالمٌ.

ليس نهراً،

ولا ليلةً.

بل حمامان وثلاثة أيام،

بل سبعٌ وستون مليوناً ثانية،

وصراخُ مدينةٍ كاملة.

د. عاهد حلس

Préface

Traduit de l'arabe par Esma Hind Tengour

Au large de la grande Bleue, déployée comme un salut auquel nous aspirons sans jamais l'atteindre, je regardais les voiliers des solidaires de la flottille La Résilience. Ils portaient les drapeaux palestiniens, flottant dans un espace libre, sans mort.

Nous ne nous réjouissions pas seulement du drapeau parce qu'il incarnait la patrie, mais parce qu'il était, en cet instant, une preuve d'innocence face à l'accusation de terrorisme dont l'occupation tentait de nous affubler.

En mer, les couleurs du drapeau étaient plus vives que jamais ; le rouge, l'ardeur brûlante dans l'âme des jeunes libres qui ont risqué leur vie pour nous ; le vert, irradiant comme la paix tranquille et sûre dans leurs cœurs ; le blanc, la pureté de leur jeune âge ; et le noir, témoin insomnieux — notre mémoire qui engeance la douleur sans jamais l'oublier.

Ce n'étaient pas seulement des drapeaux... c'étaient des âmes libres en couleurs.

L'attention venue de loin — de visages que nous ne connaissions pas, de langues que nous ne parlions pas — a restauré en moi quelque chose qui s'était brisé sans que je puisse le nommer. Comme quelqu'un qui vit longtemps sous le poids de la déception, au point qu'elle devienne une part de lui-même, puis voit soudain une main se tendre vers lui.

En tant que citoyen de Gaza, je reconnaissais là une humanité à l'état pur : une solidarité désintéressée, n'attendant rien en retour. Ils venaient à nous depuis des distances qui ne se mesurent pas en kilomètres, mais à leur capacité à ressentir avec nous.

Nous savions que la route ne s'ouvrirait pas, que la mer elle-même était surveillée, et que toute tentative de ce genre naît avec le risque d'être étouffée. Pourtant, quelque chose en nous refusait de s'éteindre.

La flottille n'était pas seulement nourriture ou médicaments : elle était une autre manière de dire : nous sommes là, et quelqu'un nous voit.

Pourtant, cette lumière lointaine laisse une trace qu'on ne peut nier. Ceux qui sont venus vers nous depuis le large n'ont pas changé le destin — mais ils en ont modifié la sensation.

Ils ont entrouvert l'obscurité. Ne serait-ce qu'un peu. Ils ont redéfini la distance entre nous et le monde — non plus géographiquement, mais moralement.

Mais la lumière, lorsqu'elle arrive trop tard, n'empêche pas la douleur... elle la rend seulement plus visible.

Mais le sentiment de celui qu'on a trahi ne reste pas immuable. Il fluctue, comme les vagues de la mer.

L'excès de douleur que nous vivons, et ce poids — insupportable — de savoir que le monde a laissé cela

advenir et se poursuivre, créent en nous une autre couche : plus dure, moins explicable.

Je voyais ces jeunes à bord des voiliers — chanter, rire, saluer les caméras — et je me surprénais à penser — dans des instants difficiles à travestir : sans notre mort, ces jeunes n'auraient jamais vécu ce voyage extraordinaire.

Comme si notre mort était devenue le prétexte à la naissance d'une belle expérience pour les autres. Comme si nous n'étions, quelque part, que l'arrière-plan nécessaire à la scène. Ce sentiment n'efface en rien la gratitude — mais il met à nu une blessure plus profonde : en vérité, nous mourons seuls.

Peut-être qu'il n'est pas possible d'expliquer cette idée à qui ne l'a pas vécue. Comment le monde tout entier peut-il ressembler à une trahison — non parce qu'il vous hait, mais parce qu'il ne vous entend pas ? Lorsque vous criez — de peur, de faim, d'obscurité — et vous êtes réduits à une brève, une ligne que l'on fait défiler du pouce sur un écran lumineux. Ailleurs, cette information vient rompre l'ennui d'une journée trop longue, dans un monde saturé au point d'être las.

Même la nature, en ces instants, semble ne prendre parti pour personne : le soleil se lève comme si de rien n'était, la mer garde son rythme, la nuit revient à l'heure. Tout continue... sauf nous.

Les mêmes étoiles qui, ici, éclairaient la route d'une chatte

À la recherche de la chair des corps.

Veillaient là-bas — quelque part dans ce monde — sur deux amants étendus dans l'herbe, s'échangeant des baisers.

Ce même poète qui — quelque part dans ce monde — récitait une élégie et faisait pleurer son auditoire, remerciait la guerre de lui avoir donné la force de la métaphore,

Et la grande renommée.

Ce même soleil qui étend ses rayons tièdes sur des villes paisibles dont la neige recouvre les cabanes...

Brûle à présent — ici — le visage des enfants des tentes.

Et ce même *takbir* d'ouverture par lequel nous commençons la prière funéraire pour nos enfants...

Les musulmans l'entament pour la prière du vendredi, sans même nous évoquer.

Ici, il y avait un monde.

Et là-bas, un monde.

Pas un jour,

Pas une nuit.

Mais deux ans et trois jours,

Ou plutôt soixante-sept millions de secondes,

Et le cri d'une ville entière.

Ahed Helles, Gaza le 9 avril 2026

Introduction

Catherine Benoît

Le 31 août 2025, les premiers bateaux de la Global Sumud Flotilla s'élancent de Barcelone vers Gaza pour apporter une aide humanitaire à une population soumise par Israël à un blocus terrestre, maritime et aérien depuis 2007 et des périodes de siège total depuis octobre 2023. Ils sont rejoints par d'autres bateaux en Tunisie, Italie et Grèce.

Cet élan est éminemment politique : le blocus et le siège de Gaza sont illégaux au regard du droit international sans compter qu'Israël, en tant que puissance occupante se doit de prendre soin des populations des territoires occupés au lieu de les asphyxier. La traversée est accomplie en toute légalité : le droit de la mer garantit la liberté de circulation maritime et considère toute interception d'engin comme un acte de piraterie. Il se doit d'être appliqué par tous les États, même ceux qui, comme Israël, ne l'ont pas ratifié.

Ce sont au total une quarantaine de bateaux, avec à leur bord près de quatre cent cinquante personnes représentant les délégations nationales de quarante-sept pays, qui arrivent à quelques milles des eaux territoriales palestiniennes en dépit des attaques et sabotages qui en ont immobilisé et détruit un certain nombre en Tunisie et en Grèce. Leur interception, le kidnapping des navigants puis leur détention dans la prison de Ketziot constituent également une violation du droit international.

Les attaques contre les bateaux des flottilles qui depuis 2010 tentent de briser le blocus de Gaza, participe des nécropolitiques israéliennes : nettoyage ethnique, apartheid et génocide des populations palestiniennes, écocide des territoires occupés. Face à la complicité de la quasi-totalité des gouvernements, des acteurs de la société civile mondiale – ONG, syndicats, associations, partis politiques, citoyens – se sont levés pour exprimer leur solidarité à l'égard des Palestiniens de Gaza. La Global Sumud Flotilla en est l'une des expressions les plus spectaculaires.

Comment des participants de cette flottille, que ce soit ceux en mer ou ceux à terre, qui ont assuré la sécurité des navigants et médiatisé cette action, ont-ils décidé de leur engagement et comment l'ont-ils vécu ? Comment des artistes, intellectuels et journalistes palestiniens à Gaza et dans la diaspora ont-ils perçu cette expression de solidarité ?

Les textes présentés ici ont été rassemblés par le pôle communication/presse de Waves of Freedom France (Woff), délégation française de la Global Sumud Flotilla (GSF) en 2025. Ils sont de plusieurs types.

Des carnets de bord – dont deux d'entre eux ont été recueillis avec Mehdi Cheriet pendant la traversée, témoignent de l'engagement de trois navigantes de délégations francophones : Malika Baouya et Lyna Al Tabal sur le Capitaine *Nikos*, Joëlle Tischauser sur l'*Inana*. De courts textes, rédigés trois mois après le retour, complètent la réflexion de ces autrices sur les enjeux de la flottille de 2025.

Un entretien d'Ismaël Wadhi par Émilien Urbach, tous deux navigants sur le *MiaMia*, précise les raisons de son engagement.

Une flottille, c'est aussi l'engagement de personnes à terre présentes vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans le suivi et le soutien aux navigants. Oumessaad, une des ambassadrices de Woff, livre ses réflexions et son expérience du campement des activistes palestiniens devant le siège des Nations Unies à Genève en septembre 2025 et Malika Terre, du pôle communication/presse de la même délégation décrit la logistique nécessaire à la sécurisation et la médiatisation de la traversée.

Les raisons d'être, objectifs et impact des flottilles sont l'objet de débats. Est-ce un mode d'action efficace qui doit être réitéré ? Mobiliser la société civile internationale allège-t-elle les souffrances des Palestiniens ? Pourquoi apporter du matériel médical, des produits pharmaceutiques, du lait pour enfant qui n'arriveront jamais dans les territoires occupés ?

Des auteurs et des artistes palestiniens développent ici leur propre point de vue sur ce que fut la traversée de la Global Sumud Flotilla de 2025. Ahed Helles, poète et professeur d'architecture à l'Université Al-Aqsa préface ce livre. Maisara Baroud a offert une des illustrations de la série *I am still alive* de son journal quotidien, publié sur Instagram à raison d'un dessin par jour du 7 octobre 2023 jusqu' au soi-disant cessez-le feu du 10 Octobre 2025.

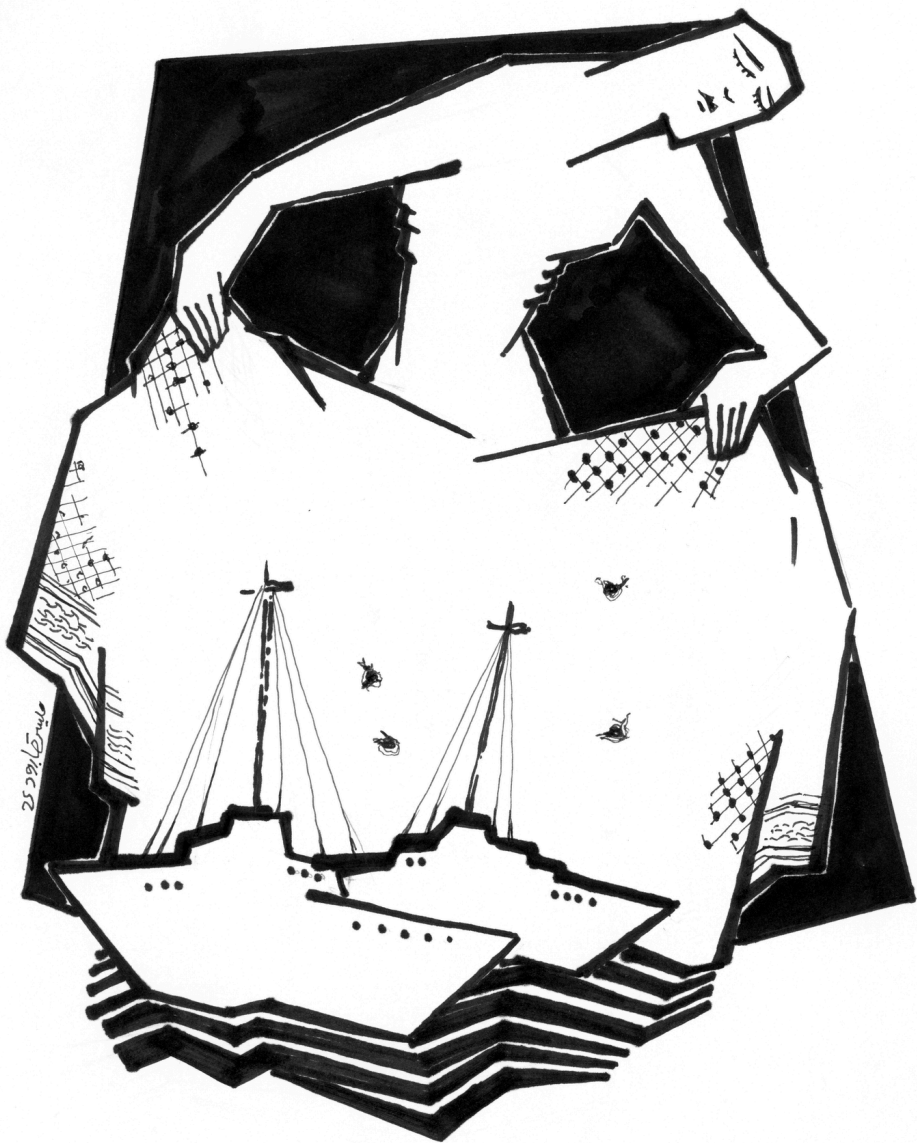
Maha Nassar, historienne activiste palestino-américaine, propose une analyse du concept de *sumud*. Une interview de Rasha Abou Jalal, première lectrice des carnets de la délégation française publiés sur *Substack* et journaliste à Gaza clôt le livre. En guise de postface, un dessin d'Abderrahman, enfant de Gaza qui, dans le cadre d'un projet des associations Education4Gaza, Éducation vers Gaza et Gaza la vie, a dessiné la flottille. Ce dessin répond à une installation de Khadidja, jeune collégienne résidant en France.

Cet ouvrage a pu voir le jour grâce à l'implication de plusieurs personnes qui en sont suivi tous les soubresauts : Aïcha Amina Malek pour les relectures au fil des jours, Cleo Pace pour la relecture et l'édition du manuscrit final, Marion Hureau pour la maquette et Sylvie Parmentier pour en avoir facilité la publication.

Un grand merci à Adrià Fruitós pour nous avoir permis de publier une de ses illustrations en couverture de l'ouvrage et à Esma Hind Tengour pour la traduction de la préface.

En 2023, Maisara Baroud a perdu son domicile et son atelier à la suite des bombardements israéliens. Depuis lors, il réalise quotidiennement des dessins en noir et blanc sous forme de journal intime. Cette œuvre fait partie de la série « I am Still Alive. »

© Maisara Baroud, Série « *I am still alive* », le 11 septembre 2025



1. Le sumud palestinien : racines profondes et cri mondial

Maha Nassar

Face au génocide perpétré sans relâche par Israël, les Palestiniens de Gaza restent fermement attachés à leur patrie. Ils sont déterminés à rester, à reconstruire et à retourner dans leurs foyers et sur leurs terres, dans une Palestine libre. Leur *sumud* (mot arabe signifiant « résilience » ou « fermeté ») a inspiré des personnes du monde entier à agir en solidarité. Alors que la Global Sumud Flotilla s'apprête à lever l'ancre, nous devons nous demander : qu'est-ce que le *sumud*, et comment est-il devenu si central dans la lutte des Palestiniens pour la liberté ?

Le Dr Samah Jabr, psychiatre et écrivaine palestinienne de Jérusalem, nous enseigne que le *sumud* diffère des concepts occidentaux de résilience. Alors que la résilience en Occident se concentre sur des mécanismes d'adaptation individuels et réactifs, le *sumud* est un concept collectif et proactif. Le *sumud* implique non seulement de faire face à l'adversité, mais aussi de résister activement aux structures d'oppression qui la maintiennent. Le *sumud* des Palestiniens se manifeste dans leurs actes quotidiens de défi face à l'occupation israélienne et dans les mouvements mondiaux de résistance contre la dépossession, le déplacement et le siège imposés par Israël[1].

[1] Samah Jabr, *Éclat dans la douleur et la résilience : les répercussions mondiales du traumatisme historique palestinien*, Wakefield Press, 2025.

Le concept de *sumud* trouve son origine dans la longue lutte des Palestiniens pour la liberté. Dans les années 1930, les Britanniques ont réagi à la révolution anticoloniale des Palestiniens en démolissant des maisons, en emprisonnant des personnes sans inculpation ni procès, en exécutant des dirigeants politiques et en mettant en place diverses stratégies visant à diviser pour mieux régner. Un titre du journal *al-Difa* datant de 1938 résumait bien la résilience des Palestiniens en déclarant que, malgré une telle brutalité, les Arabes de Palestine étaient « unis, inébranlables et forts ».

Après l'occupation des territoires palestiniens par Israël en 1967, le *sumud* a refait surface comme un appel à la résistance, à la solidarité et à la liberté palestiniennes. Alors qu'Israël interdisait toute expression de leur identité nationale, les Palestiniens ont invoqué le *sumud* en brandissant leur drapeau, en défilant dans les rues et en affrontant à poitrine nue des soldats armés, pour réclamer la liberté.

Ces dernières années, le *sumud* palestinien a acquis une dimension mondiale. Des milieux universitaires à la culture populaire, le *sumud* trouve désormais un écho dans les luttes mondiales contre le colonialisme, la violence d'État, la dépossession et l'oppression. Le *sumud* palestinien a transcendé les frontières nationales pour inspirer l'action collective à travers le monde.

Pourtant, le génocide à Gaza met à l'épreuve les limites du *sumud* comme jamais auparavant.

Alors que le monde salue le *sumud* palestinien comme un puissant symbole de résistance, nous devons veiller à ne pas idéaliser le peuple palestinien alors qu'il endure des souffrances inimaginables. Comme le soulignent les universitaires palestiniens de Gaza : « Ceux qui attendent de nous que nous incarnions le *sumud* pour les inspirer doivent s'engager dans des efforts sincères et concrets pour soutenir notre libération, afin que nous n'ayons plus besoin d'incarner le *sumud* [2]. »

La responsabilité de soutenir la libération palestinienne nous incombe à tous. Nous pouvons boycotter et désinvestir des entreprises qui facilitent le génocide ; nous pouvons faire pression sur nos gouvernements pour qu'ils imposent des embargos sur les armes et des sanctions commerciales à Israël, et nous pouvons nous battre pour garantir que notre droit de nous exprimer sur la cause palestinienne soit protégé. Nous avons tous un rôle à jouer.

Alors que la Global Sumud Flotilla 2026 prend la mer, la question n'est pas de savoir si nous admirons le *sumud* palestinien, mais si nous allons nous tenir aux côtés des Palestiniens dans leur lutte pour la dignité, la justice et la liberté. Notre responsabilité est claire : passer de la célébration à l'action, de la sympathie à la solidarité, et de la reconnaissance passive à un soutien indéfectible à la libération palestinienne.

[2] Khalid Dader, Malaka Shwaikh, Hala Shoman et Saga Hamdan, « Quand la résilience devient un fardeau : réflexions d'universitaires palestiniens de Gaza », *Journal of Palestine Studies* 54, n° 4 (2025) : 51–59.

2. Chronique de l'organisation sur terre de la Flottille

Malika Terre

Ce récit retrace la traversée de la flottille Waves Of Freedom (Woff) 2025, vécue depuis les coulisses de la coordination sur terre, du pôle communication/presse. Il s'agit d'une immersion dans l'engagement citoyen.

L'éveil : du silence à l'action

Tout a commencé quelques jours seulement avant le grand départ de Barcelone. Les images de Gaza défilaient sans fin sur mon écran en un cycle de douleur qui m'empêchait de dormir. Brisée par ces visions insoutenables, je ne pouvais pas me satisfaire du confort anesthésiant et de l'habitude.

Mon cheminement n'était pas nouveau ; j'avais déjà investi mes espoirs et mon énergie au sein de l'organisation mondiale de la Global March to Gaza (GMGT). Ce rassemblement pacifique au Caire, qui devait être suivi d'une marche vers Rafah, fut bloqué dès le départ par l'armée égyptienne, empêchant les milliers de citoyens venus de 80 pays de poursuivre leur route.

Alors que quelques mois seulement séparaient cette marche de l'éclosion d'une nouvelle action, le constat restait amer : sur le terrain, rien n'avait changé, et l'inaction des gouvernements face à l'horreur ne faiblissait.

C'est dans l'effervescence des réseaux de discussion,

là où l'indignation se transforme en stratégie, que l'idée d'une flottille a commencé à germer. Face à l'apathie des gouvernements, une évidence s'imposait à nous : seule la voix du peuple, immense et résolue, possédait la force de porter les cris étouffés des femmes et des enfants de Gaza.

C'est avec cette certitude chevillée au corps que j'ai décidé de renouveler mon engagement auprès de l'équipe de Woff, l'héritière naturelle de l'ancienne délégation française à la GMGT. Je savais désormais que si les gouvernements choisissaient de rester sourds, c'était à nous citoyens, de devenir ce tumulte capable de briser le silence

Dans cet esprit de résistance, j'ai compris que si le *sumud* — cette attitude de ténacité et de persévérance de chaque instant — s'ancrait dans la terre de Gaza, notre flottille devait en être la manifestation sur les flots. Elle se mettait en marche non pas pour s'exprimer à la place des Palestiniens, mais pour arracher leur réalité à l'oubli international et porter leur voix au-delà des frontières.

La communication comme premier rempart pour la sécurité des navigants

Sur terre, notre organisation n'avait rien d'un long fleuve tranquille. Nous étions une véritable PME de bénévoles citoyens, venue de différents horizons et qui, pour la plupart, ne s'étaient jamais rencontrés. Notre quotidien ? Un tourbillon de réunions virtuelles et de messageries cryptées sur une multitude de canaux qui ne cessaient de se multiplier.

L'enjeu était de rester informé en temps réel et de coordonner les actions en maintenant un niveau de confidentialité pour la sécurité de la mission.

L'objectif prioritaire du pôle communication était clair : créer un bouclier de sécurité citoyen. La stratégie reposait sur un principe de visibilité permanente : une mission que le monde entier « ne quitte pas des yeux » est une mission plus difficile à attaquer, le pensions-nous.

Pour que ce bouclier fonctionne, il fallait que le public ne voie pas seulement des voiliers, mais aussi des visages. Nous devons générer un lien fort pour que les citoyens s'identifient aux navigants. Pourtant, une étrange atmosphère, presque paranoïaque, régnait parfois : il fallait jongler entre les consignes de sécurité sur les informations divulguables et l'impatience d'un public avide de connaître l'identité de ces « citoyens ordinaires ». En coulisses, l'organisation était silotée, et la médiatisation se gagnait au prix d'un véritable parcours du combattant.

Les ambassadeurs : le maillage territorial d'une « résistance de proximité »

C'est aussi grâce aux ambassadeurs que la mission a trouvé son ancrage physique dans le quotidien des citoyens. Ces relais locaux n'étaient pas de simples sympathisants ; ils occupaient l'espace public, prenaient la parole et soutenaient d'autres mouvements citoyens, en faveur de la Palestine. Ils sont les portes parole de Woff pour dénoncer le blocus de Gaza et le silence international.

Les alliances étaient nombreuses et bien organisées.

De Paris à Marseille, en passant par Valence, Crest ou Rennes, et jusqu'aux portes des Nations Unies à Genève, ils démontraient aux autorités que le sort de la flottille était suivi de près par une base citoyenne active, créant ainsi une forme de protection politique pour les navigants.

La course contre la montre

Le départ de Barcelone approchait et nous étions lancés dans une course effrénée contre la montre. Il fallait tout créer : constituer un réseau de journalistes, développer le réseau des ambassadeurs, rédiger des manuels pour les prises de parole, élaborer une charte graphique, monter des vidéos et alimenter les réseaux sociaux. Nous travaillions énormément et dormions peu, investis par une attention permanente sur tous les fuseaux horaires pour couvrir la moindre crise.

J+0 : Barcelone

De nos postes de travail, nous parvenaient les photos et les vidéos témoignant d'une effervescence incroyable que j'aurais tant aimé vivre à leurs côtés.

Sur les quais de Barcelone, les concerts et les animations en tout genre s'enchaînaient pour encourager les équipages, créant des moments d'émotion où la solidarité cessait d'être un simple mot pour devenir le cri d'espoir d'un blocus à briser.

Mais tandis que je m'attelais à bâtir l'infrastructure nécessaire pour couvrir cette traversée historique, les premiers échos de la réalité du large venaient tempérer notre enthousiasme. Certains participants, dont beaucoup étaient des novices sans le pied marin, avaient quitté le port sous une tempête violente.

Sur des bateaux parfois trop frêles pour l'immensité de la Méditerranée, ils se retrouvaient soudainement exposés aux lames des vagues.

Leur quotidien s'était transformé en un combat acharné contre le mal de mer et les éléments. Entre les missions de bord épuisantes et les assauts de la météo, ces « citoyens ordinaires » étaient si absorbés par leur malaise du moment qu'ils en venaient à oublier l'importance vitale de visibiliser la flottille.

Dans ce huis clos maritime, ils perdaient de vue que notre regard citoyen, forgé par chaque image transmise, était leur seule véritable assurance-vie face à l'incertitude du voyage.

Le rôle d'interface

Les journalistes étaient informés et les médias mis en contact avec les navigants afin de relayer leurs témoignages. Les ambassadeurs répartis dans différentes villes de France s'activaient, les influenceurs attendaient des nouvelles pour faire le buzz et les familles s'organisaient pour suivre leurs proches tout au long de cette traversée.

L'interface de tous ces acteurs était la vitrine de notre communication. Transmettre de l'info en temps réel, parler aux navigants, rester en contact avec les associations pour organiser les rassemblements, parler aux journalistes, aux influenceurs, aux citoyens sensibles à la cause et à la tragédie Palestinienne.

Cette visibilité, indispensable pour témoigner du génocide pourtant diffusé en mondovision, reposait sur la solidarité des donateurs.

Qu'il s'agisse de l'achat des navires, des frais de fonctionnement, du soutien logistique..., cette transparence sur l'utilisation des dons et le suivi de nos missions était importante.

J+5 : L'effervescence de Tunis et les premières attaques contre les bateaux

Au cinquième jour, au port de Tunis, l'adrénaline est montée d'un cran pour couvrir l'effervescence du départ qui a fait l'objet de plusieurs reports. Tunis c'est la foule et des arrivées prestigieuses, comme celle de Greta Thunberg, d'Adèle Haenel et de Mandla Mandela. Leur présence a apporté un élan symbolique immense. Mandla Mandela a déclaré: « L'Afrique fait partie de cette lutte », tandis qu'Adèle Haenel affirmait sa volonté d'agir pacifiquement pour briser le blocus illégal. Comme à Barcelone, une foule immense se massait sur les quais pour encourager la flottille.

Ce fût pour nous, une vitrine pour ancrer Woff dans le paysage de la communication en France.

Sous ce vernis d'espoir, la tension fut à son comble lorsque les premières agressions ont eu lieu avec les frappes de drones sur le *Family* et l'*Alma* pendant deux nuits consécutives. C'est à ce moment que la petite équipe dont je faisais partie a testé les premières alertes en direct, via les réseaux sociaux.

Alors que la flottille était censée atteindre Gaza en dix jours, son départ de Tunis a été retardé. Et c'est enfin les 13 et 14 septembre, après de nombreux rebondissements et conditions difficiles,

que les bateaux ont pu partir vers les eaux internationales pour rejoindre les flottes italienne et grecque. Nous avons dû attendre ce départ, afin de diffuser les images de cet élan humanitaire, où l'identité des navigants serait enfin révélée, celle d'une flottille composée de citoyens, parmi lesquels se trouvaient des journalistes, médecins, célébrités, personnalités politiques ou syndicalistes qui œuvraient pour une seule cause au péril de leur vie.

J+20 à J+28 : La traversée des crises

Vers le vingtième jour, la quarantaine de navires qui constituaient la Global Sumud faisait route vers la Grèce. Puis les mauvaises nouvelles techniques sont tombées : quatre navires tunisiens avaient dû abandonner suite à des avaries de moteur ou de mâtage. Les informations nous parvenaient tant bien que mal et la course vers la primauté de l'information avait du mal à être assurée, tant chaque membre sur terre était investi dans ses propres actions.

Le 28 septembre, la flottille traversa un moment critique. Le navire amiral initial, le *Family Boat*, aurait subi une panne de moteur catastrophique au large de la Crète : toute l'huile du moteur avait disparu sans cause apparente. Les seize membres d'équipage ont dû être transférés sur d'autres bateaux, et l'*Alma* est de ce fait devenu le nouveau navire amiral. Dans ces moments difficiles et de confusion, notre rôle était clair : transformer chaque incident en une alerte pour que le monde « ne quitte pas des yeux » la mission.

Silence des uns, cri des autres

Vivre cette traversée depuis la terre, c'était subir un ascenseur émotionnel permanent. J'ai vibré devant le soutien des dockers italiens, la mobilisation de Greenpeace, l'engagement du navire *Life Support* de l'ONG Emergency. J'ai été soulagée par la mobilisation d'une frégate italienne puis espagnole pour porter secours aux participants si besoin était.

Cependant, nous devons faire face à une désillusion amère : le silence des médias traditionnels français.

En parallèle, le ministère israélien des Affaires étrangères menait une véritable guerre psychologique sur les réseaux sociaux qualifiant la mission de « provocation » et de « terrorisme ». La Global Sumud répondra par une transparence factuelle, appuyée par Amnesty International qui dénonçait la criminalisation de l'aide humanitaire.

Ultime Alerte : l'interception

Le dénouement est arrivé dans les nuits du 1er au 3 octobre 2025. Alors que nous avons pu enfin établir le portrait de chaque navigant et veillé sur les avancées des bateaux grâce aux traceurs GPS, les alertes de l'arraisonnement se sont déclenchées en temps réel. L'émotion a été forte car j'avais le sentiment de connaître chaque navigant qui se faisait arrêtés au fil de l'eau par l'armée israélienne. Mon téléphone et moi, ne faisons qu'un pour déclencher en temps réel des alertes sur les réseaux sociaux. L'identité de chaque bateau et de tous les navigants sur le point d'être illégalement arrêtés, et les conditions dans lesquelles se faisaient ces arrestations : usage des canons à eau, du gaz..., étaient dévoilées au public.

Tous les événements survenus au cours de cette navigation étaient retransmis sur les réseaux sociaux.

Ces arraisonnements ont duré plusieurs jours, permettant aux habitants de Gaza de pêcher, et nos espoirs furent immenses lorsque *Marinette*, fière et déterminée maintenait son cap contre vents et marées avant d'être, elle aussi hélas, interceptée à 80 kilomètres des côtes de Gaza. Je ne quittais plus des yeux les cartes maritimes sur l'écran de mon ordinateur afin de suivre le dernier bateau, le *Mikeno*, qui lui a réussi à atteindre les eaux palestiniennes. C'était le premier bateau civil à avoir brisé le blocus naval israélien depuis 2009 !

Libération et arrivée des navigants

Nous n'avions plus de nouvelles des navigants kidnappés dans les eaux internationales, hormis les quelques images diffusées par le gouvernement israélien montrant nos compatriotes humiliés par leurs geôliers alors qu'ils étaient engagés dans une traversée humanitaire pacifique.

Très vite, les avocats d'Adalah (organisation palestinienne de défense des droits humains basée à Haïfa) mandatés sur place, ont fini par rencontrer les navigants, tout comme les ambassadeurs. Nous avons alors appris leur libération prochaine.

Peu à peu, les infos se précisaient : les navigants arriveraient entre le 6 et le 7 octobre. Nombreuses ont été les personnes à les accueillir d'abord dans les aéroports, puis lors de rassemblements dans plusieurs villes de France.

La foule sur la place de la République à Paris a répondu présente le 8 octobre 2025.

La mission n'était pas pour autant terminée. Notre devoir fut de rester présent jusqu'à la libération de la dernière navigante espagnole, détenue douze jours dans les geôles israéliennes.

La stratégie d'information avait révélé sa force. La mobilisation française, portée par des mouvements associatifs, syndicaux et politiques avait permis une mobilisation colossale dans différentes villes de France. Grâce à une pression constante, tous les navigants ont finalement été libérés et sont rentrés sains et saufs.

Aujourd'hui, de nouveaux bateaux sont en mer, et la « vague de résistance » sur terre, inébranlable, poursuit sa mobilisation, sa mission. Tant que Gaza sera enfermée, notre voix sera son écho !

3. Pourquoi s'engager dans la flottille ?

Interview d'Ismaël Wahdi, marin sur le MiaMia par Émilien Urbach, capitaine du même bateau

En mer, le 24 septembre 2025

— E.U. Peux-tu raconter ce que tu ressens ce matin ?

— I.W. Ce matin, je me sens seul, abandonné par tous les gouvernements. Nous venons de subir une attaque terroriste, une dizaine d'explosions sur plusieurs bateaux. On m'a dit qu'il n'y avait pas eu de blessés, mais un voilier a été endommagé, son mât a été brisé. Ici, dans les eaux internationales de la Méditerranée, nous sommes vraiment en danger. Nous sommes là pour livrer de la nourriture à un peuple menacé d'extermination, à des enfants affamés, et pourtant, après cette attaque nocturne, aucune protection ne nous est offerte. Je m'interroge : que se passe-t-il dans ce monde ? Peut-être est-ce pour cela que je suis venu en bateau, pour attirer l'attention sur la situation dramatique qui règne actuellement à l'échelle internationale.

— Tu évoquais aussi l'attitude des médias vis-à-vis de ces événements, peux-tu expliquer ce qui t'a poussé à t'engager ?

— Ce qui m'a bouleversé, ce sont les conditions de vie des Palestiniens à Gaza, surtout des enfants. En tant que père de famille, je suis profondément interpellé. Mais c'est le mensonge des médias, leur silence ou leur manipulation, qui m'a donné la force de me lever et d'agir.

Aujourd'hui, si je suis sur ce bateau, c'est pour lutter contre ces faux récits. Nous avons subi une attaque cette nuit, ce n'est pas la première : les drones patrouillent régulièrement au-dessus de nous. Où sont les armées censées nous défendre ? Où va l'argent de nos impôts ? Après vingt ans de prétendue lutte contre le terrorisme, qui nous protège vraiment ? Je veux comprendre, mais surtout, je veux témoigner.

— Tu dis régulièrement que tu es convaincu que cette flottille va tout changer. Qu'est-ce qu'elle va changer selon toi ?

— Cette flottille va montrer aux peuples qu'ils détiennent le pouvoir. Si on le veut, on l'a. Vivre dans un monde en paix, ça se mérite. Avec cette flottille, nous donnons l'exemple, nous ouvrons une porte, nous prouvons que, même avec nos petits moyens, nous sommes plus puissants que n'importe quelle armée ou que tous les mensonges financés par les milliards investis chaque année dans les médias mensongers. Voilà notre vraie force. Nous ne sommes que de petits voiliers, fragiles sur l'eau. Mais notre véritable force, ce sont toutes les personnes à terre qui nous soutiennent. La force de la flottille, c'est vous sur terre. Nous ne sommes que le symbole sur l'eau. C'est à vous d'agir. Soyez derrière vos téléphones, manifestez dans les rues, investissez-vous.

Cette flottille est la vôtre, elle est née du deuil de tous ces enfants, et c'est grâce à votre solidarité qu'elle continue. Ces bateaux sont les vôtres, les nôtres, ceux de l'humanité en révolte contre l'oppression, le pillage et le mensonge. Je ne suis ni activiste, ni militant.

Cette flottille ne doit jamais s'arrêter : ce n'est que le début du réveil des peuples face aux grandes puissances qui les dominent depuis des siècles.

— Cela va donc bien au-delà de Gaza pour toi, tu parles d'un mouvement mondial ?

— Oui, ici à bord, il n'y a pas seulement des Gazaouis ou des Palestiniens. Quarante-sept pays sont représentés avec des équipages de toute origine. Nous incarnons plus que jamais une humanité solidaire, un espoir de paix universel. Ces voiliers forment un véritable vol de colombes. Pourtant, on cherche à nous discréditer, à nous traiter de terroristes, alors que des drones attaquent des bateaux chargés de denrées alimentaires et d'équipements médicaux. On en est là.

— Quel était ton métier avant tout ça ?

— Je préfère ne pas trop parler de moi. Je suis simplement un père de famille, un papa qui aime son enfant et comprend l'amour que chaque parent ressent, ce lien indicible et précieux. Là-bas, des enfants meurent, des parents pleurent, certains voient leurs enfants être opérés sans anesthésie. Aucun parent, sur cette terre, ne peut tolérer une telle souffrance. C'est pour cela que je suis ici. Mon premier métier, c'est papa.

— Oui, je te comprends.

— Je crois être à la fois personne et tout le monde, un monsieur tout le monde, c'est probablement ce qu'il y a de plus pertinent à dire sur moi. Il y a d'autres personnes dans cette flottille qui me ressemblent.

J'ai toujours gardé mes distances avec tout cela, je n'ai jamais entrepris d'action pour changer le monde. Je voulais juste vivre ma vie, proche de la nature. J'étais forestier, puis j'ai travaillé dans l'élevage.

C'était mon univers. Mais aujourd'hui, je me retrouve ici : si même quelqu'un comme moi, très extérieur à tout ça, est touché au point d'être présent, alors cela veut dire que c'est l'affaire de tout le monde. Aujourd'hui, nul ne peut rester à l'écart. Cette flottille, c'est justement ça : le début de l'émancipation des peuples par les peuples eux-mêmes. Il n'est pas question de prendre le pouvoir, mais de prendre notre place. Cela ne se fera pas tout seul. On veut nous faire croire que le monde est trop complexe, qu'il faut des armées pour nous protéger des « méchants ». Mais si, au fond, les « méchants », c'était justement eux, et que nous, nous étions leurs victimes ?

— Cela fait presque deux ou trois semaines qu'on vit ensemble, et tu me dis ça ! Tu n'es pas militant, tu n'as pas de formation politique, mais, pourtant, je trouve que ton discours est d'une justesse rare. Peu de politiciens en sont capables.

— Je pense que j'ai été surtout préservé de tout ça. Finalement, c'est peut-être l'être humain que j'incarne, à travers une vie passée dans la nature, loin de la société des hommes. Je crois que mon témoignage, c'est celui de la nature première de l'humanité. Tout simplement.

— Hier ou avant-hier, tu me disais aussi : « On va détruire Israël avec la paix. »

— Oui, parce que je pense que les plus grands ennemis d'Israël, ce sont la paix et la vérité. Et c'est ce que nous représentons, ce que nous portons : la paix, voilà ce qu'on est en train d'apporter à travers la Méditerranée.

— Mais tu précisais aussi, dès le début, quand on s'est rencontré : « Moi, je n'ai rien contre le peuple israélien. »

— Bien au contraire, je crois même qu'on vient aider le peuple israélien, et je parle bien du peuple, pas du gouvernement. On est là pour les aider à se libérer de l'image qu'on leur colle, de la façon dont ils sont utilisés. Les grandes puissances ont instrumentalisé le peuple juif après l'avoir quasi abandonné à son sort. Chez nous, dans les rues, je jouais avec mes copains juifs quand j'étais gamin. Donc ça m'a toujours touché, ces images de la Shoah. Je ne pouvais pas concevoir que là où je me déplaçais, il y avait eu des gens qui avaient été tués, des familles juives qui avaient été dénoncées avec des enfants, des gosses qui étaient dans la même classe que les enfants de ces gens qui les avaient dénoncés. J'ai grandi avec ces valeurs. Il n'existe pas de mauvais peuple, ni de peuple parfait. Il n'y a que des peuples instrumentalisés, endoctrinés par les grandes puissances pour mieux nous asservir.

4. Aux portes du silence des Nations Unies : campement et flottille à Genève

Oumessaad

Ce campement n'a pas été préparé, il a été spontané et mûrement réfléchi avec mes camarades.

Cette action était profondément sincère : une tentative de ne pas rester immobile face à l'insupportable.

Mais il y a cette fracture intérieure.

La colère d'abord – une colère sourde, répétée, qui ne trouve pas d'issue. Elle vient de la conscience que tout est visible, documenté, dénoncé... et pourtant rien ne s'arrête. Comme si le monde regardait, savait sans réellement agir.

Et puis il y a ce sentiment plus difficile encore : l'inutilité. Pas une inutilité abstraite, mais une fatigue morale — celle de faire, de se mobiliser, de construire, de témoigner... sans voir de changement concret. Cela donne l'impression que chaque geste est une goutte dans un océan d'indifférence ou d'impuissance politique.

Dans ces rassemblements, beaucoup de personnes partagent probablement ce mélange paradoxal. Une nécessité presque vitale d'agir, pour rester humain et en même temps, la certitude que cela ne suffit pas. Ce n'est pas contradictoire — c'est justement le signe d'une conscience très lucide de la réalité.

Concernant la Cisjordanie, le sentiment est similaire : une violence diffuse, moins médiatisée parfois, mais constante, qui alimente ce ressenti que la situation est globale, enracinée, et difficile à enrayer.

Il y a aussi quelque chose de collectif dans cette fatigue. Lorsque des figures publiques ou des délégations internationales s'engagent, cela peut donner de l'élan — mais si les résultats ne suivent pas, la désillusion peut être encore plus forte.

Ce qui reste, malgré tout, c'est le lien humain dans ces espaces : les regards, les discussions, les silences partagés, les gestes concrets comme construire une flottille symbolique. Ce n'est pas "rien", même si ça ne change pas immédiatement le cours des choses. C'est une manière de refuser l'indifférence.

Il ne faut pas minimiser ce que l'on exprime ou ressent. Se sentir si impuissant face à une violence continue est profondément déstabilisant. La colère est alors une réaction légitime.

À Genève, le campement est devenu plus qu'un lieu : un point d'ancrage, une preuve que nous refusions de détourner le regard. Au début, nous étions des dizaines de personnes puis beaucoup d'autres nous ont rejoints. Nous étions là pour eux. Pour les passagers des flottilles en partance vers Gaza. Ils avaient payé pour y aller. Ils avaient choisi d'y croire encore, d'apporter de l'aide humanitaire, mais surtout quelque chose de plus fragile, intangible : de l'espoir.

Et nous, à distance, nous avons essayé de faire exister cet espoir, autrement.

Avec du bois, des tissus, des mains fatiguées, nous avons construit une flottille symbolique. Un geste simple, presque dérisoire, mais pour nous chargé de sens.

Il y avait de la colère qui ne faiblit pas, qui grandit à mesure que les images s'accumulent, que les appels restent sans réponse, que l'horreur continue, à Gaza comme en Cisjordanie.

Et puis il y avait cette sensation tenace : celle d'être inutile. Autant se démener, autant endurer, et pourtant être à ce point impuissant à arrêter ce qui semble incoercible engendre une fatigue profonde, une fatigue de l'âme.

Mais au milieu de tout cela, une évidence s'impose.

Le peuple palestinien tient. Malgré tout.

Leur résilience n'est pas un mot abstrait. C'est une réalité qui dépasse l'entendement. Continuer à vivre, à aimer, à tenir debout dans des conditions que nous ne pouvons qu'effleurer — c'est une leçon de vie brute, sans filtre. Une leçon qui dérange autant qu'elle inspire. Parce qu'elle nous renvoie à nos propres limites.

Alors oui, parfois nous avons l'impression que nos gestes ne suffisent pas. Mais eux, là-bas, continuent.

Et peut-être que notre rôle, aussi modeste qu'il soit se résume simplement à ne pas les laisser seuls.

Nous avons tenu un mois à Genève.

Un mois à occuper l'espace, à rester debout, à veiller,
à ne pas céder. À faire des allers-retours en voiture, en
bus pour marquer ce soutien à ce Peuple et aux
équipages des Flottes.

Je me souviens de la fatigue dans mon corps.

Du froid parfois. Des nuits trop courtes.

Mais surtout de cette tension constante, comme si
quelque chose en moi refusait de lâcher. Moi, nous,
ici — nous avons essayé de ne pas être inutiles.

Alors on a construit.

Avec nos mains.

Avec ce qu'on avait.

Une flottille symbolique, posée là, sur la place.

Je me souviens du bois sous mes doigts, des
discussions, des silences lourds, des regards qu'on
échange sans parler parce qu'on comprend déjà tout.

Et pourtant — malgré tout ça — il y a cette colère.

Une colère qui me serre la poitrine.

Parce que tout est visible.

Parce que tout est su.

Et que rien ne s'arrête.

À Gaza.

En Cisjordanie.

Et au fond de moi, il y a pire encore que la colère : il y a ce sentiment d'inutilité.

Je me suis senti(e) petit(e). Vraiment.
Comme si tout ce qu'on faisait ne pesait rien face à l'ampleur de ce qui se déroule. C'est une sensation qui use. Qui fatigue autrement. Pas le corps — l'intérieur.

Je n'arrive pas à les oublier ; eux, les Palestiniens.
Leur capacité à tenir. À continuer malgré tout ce que nous, ici, nous peinons déjà à regarder.

Ce n'est pas juste de la résilience.
C'est une force qui me dépasse.
Une dignité qui me bouscule.

Ils nous donnent une leçon de vie – pas une leçon douce, non – une leçon brutale, exigeante, presque insupportable.

Et ça me met face à moi-même.

Parce que moi, ici, je doute.
Je m'épuise.
Je me sens inutile.

Et eux continuent.

Alors je reste avec ça.
Avec cette contradiction.

L'impuissance qui me ronge, et en même temps cette nécessité viscérale de rester, de faire, de ne pas disparaître.

Peut-être que mon rôle n'est pas de changer le cours des choses. Peut-être que je n'en ai pas le pouvoir.

Mais je refuse de ne rien être.

Je refuse de ne rien faire.

Je refuse de ne rien ressentir.

Alors je reste et je continue à lutter pour la Palestine.

5. Carnets de bord en mer

Carnet de Malika Baouya

En mer, le 3 septembre

Quel jour ? Je ne sais plus – Quelque part entre le large et la conscience.

Je ne dors plus beaucoup. Non pas à cause du tangage du bateau ou du bruit des moteurs, mais parce que mon esprit est en ébullition. Je suis à bord de cette flottille pour briser le blocus de Gaza, et, à vrai dire, je suis venue avec un mélange de colère, de tristesse, et une sorte de besoin vital de faire quelque chose. Peut-être même pour me sauver moi-même d'un sentiment d'impuissance qui me rongait depuis des mois.

Trop d'images insoutenables, trop de silences aussi. Trop de normalité dans l'indifférence générale. J'avais besoin de me lever, de prendre le large, au sens propre. Pas pour fuir, mais pour aller au-devant. Pour aller vers Gaza.

Et puis, il y a eu l'embarquement. Ce moment suspendu où des inconnus deviennent peu à peu des compagnons de route, de lutte, presque une famille improvisée. Je ne connaissais personne à bord il y a encore quelques jours. Aujourd'hui, j'ai l'impression de les connaître depuis toujours. Nous venons d'Italie, de France, de Pologne, de Malaisie, d'Allemagne..., une mosaïque d'origines, d'histoires et d'accents, unie par un seul objectif : la justice.

Ce bateau, c'est devenu un monde à part. Un monde où la solidarité n'est pas un concept, mais une réalité palpable. On partage le peu que l'on a. On s'écoute.

On se respecte. On se parle, on rit souvent, malgré l'inquiétude au fond du ventre. Et dans ce petit espace flottant, Gaza est là, déjà, avec nous. Gaza nous parle. Gaza nous rassemble.

Avant de partir, on m'a demandé : « Mais qu'est-ce que tu espères vraiment changer avec ça ? » Je n'ai pas répondu. Parce que ce n'est pas seulement une question d'impact visible. C'est une question de dignité. Aller vers Gaza, c'est dire que nous ne nous résignons pas. C'est porter un message, c'est briser le silence autant que le blocus. C'est poser un acte humain face à une injustice inhumaine.

Ce qui est fou, c'est que cette traversée, je croyais l'avoir entreprise pour donner quelque chose à Gaza. Mais c'est Gaza qui, depuis le début, nous donne tant. Une leçon de courage, de résistance, d'humanité. Ce peuple assiégé nous enseigne ce que c'est que de tenir debout. Ce que c'est que de rester digne.

Gaza nous a réunis. Gaza nous a transformés. Gaza est à la fois notre destination... et notre boussole.

Je ne sais pas ce qui nous attend à l'arrivée. Mais je sais une chose : je ne suis plus seule. Nous sommes là. Ensemble. Et nous continuerons.

Tunis, le 4 septembre

Ce soir, en observant les vagues depuis Tunis, nous restons solidaires avec nos camarades en mer. Nous savons que nous reprendrons la mer sous peu.

D'ici là, notre esprit reste avec eux, à naviguer, à résister, à avancer pour ce qui est juste.

Demain, nous serons prêts à repartir. Il le faut.

Tunis, le 8 septembre

Arrivés à Tunis, libres avec le peuple.

Nous avons jeté l'ancre à Tunis. Nous sommes au cœur d'un pays petit par la taille mais immense par le cœur. Ici, nous découvrons plus qu'une terre d'accueil : un peuple frère.

Depuis que nous sommes arrivés, chaque signe que nous portons : un badge, un t-shirt, un keffieh, est reconnu. Dans les cafés, les ruelles, on nous regarde en nous disant : « Free Palestine ». Les sourires sont sincères, les mots pleins d'émotion, les mains se tendent. Nous ne sommes pas étrangers ici, nous sommes accueillis comme des membres d'une lutte commune.

Des drapeaux palestiniens recouvrent les vitrines et les murs de certains magasins. Dans les conversations, le nom de Gaza et de la flottille reviennent comme une évidence. Le peuple tunisien ne se contente pas de compatir : il soutient, il partage, il agit et se souvient. C'est ici que le vent du printemps arabe s'est levé. Et c'est ce même vent, aujourd'hui, qui porte les voix et les espoirs de ceux qui veulent briser le blocus. Hier, lorsque les bateaux partis d'Espagne sont arrivés, la foule tunisienne les a accueillis avec une ferveur rare. C'était plus qu'un moment symbolique : c'était une promesse de solidarité avec Gaza. On a senti que ce combat n'était pas seulement le nôtre, il est porté par des milliers de personnes ici dans cette ville fière et libre.

Tunis est aujourd'hui notre port d'attente. Un entre-deux, une escale imprévue. Mais quelle escale !

Nous marchons dans les rues de cette ville qui parle notre langue : celle de la liberté, de la dignité, de la justice. Contrairement à ce que nous avons vécu au Caire, lors de la Global March to Gaza, où nous avons été confrontés à la répression et à la peur, ici, nous respirons. Nous pouvons parler, chanter, brandir nos slogans et nos keffieh. Ici, personne ne nous fait taire.

Nous attendons de reprendre la mer. Impatients, déterminés. Mais avant cela, nous emportons avec nous la chaleur d'un peuple, le courage d'une révolution, et le souvenir d'une ville qui, sans le savoir, nous a réconfortés. Tunis nous a rappelé pourquoi nous faisons tout cela.

Pour Gaza. Pour la liberté. Pour que la mer soit un pont, pas un mur.

Bizerte, le 14 septembre

Cela fait plusieurs jours que notre flottille est bloquée au port de Bizerte pour des questions d'organisation. L'attente est parfois lourde, tant nous brûlons d'impatience de reprendre la mer et de poursuivre notre route pour briser le blocus de Gaza.

Mais dans cette pause forcée, la ville de Bizerte et sa population nous offrent une leçon d'humanité. Comme à Tunis, l'accueil est d'une chaleur bouleversante. Chaque jour, des centaines de personnes se rassemblent face à nous : elles chantent, agitent des drapeaux, allument des fumigènes qui colorent le ciel et emplissent l'atmosphère d'un élan partagé.

Des familles entières viennent nous apporter de la nourriture, de l'eau, du café. Leurs sourires et leur générosité transforment notre attente en un moment rare de fraternité.

Ici, nous pouvons mesurer combien la cause palestinienne unit les peuples, combien Gaza rassemble l'humanité au-delà des frontières. Ces journées à Bizerte demeureront dans nos mémoires comme le témoignage d'un engagement commun et d'une solidarité réelle.

Nous avons hâte de lever l'ancre et de reprendre la mer. Mais, quoi qu'il arrive, la Tunisie et les Tunisiens garderont toujours une place particulière dans nos mémoires.

En mer à bord du Capitaine Nemo, le 30 septembre

Quel jour ? Impossible de me rappeler.

À environ 250 milles nautiques de Gaza. Nous avançons. Le bateau glisse sur une mer qui réfléchit le ciel. Devant, derrière, à bâbord et à tribord : une flottille. Je ne me lasse pas de voir ces bateaux qui nous entourent, tous engagés dans la même direction. À chaque horizon, un autre navire vogue vers Gaza. C'est tellement beau.

Dans les eaux internationales depuis quelques heures. Je réalise à peine ce que nous créons : des gens venus d'un peu partout, rassemblés pour une même cause. Le monde se réveille, prêt à réagir en cas d'interception. La zone rouge approche. On s'y prépare — pas avec naïveté, mais avec détermination. L'affrontement est possible, la route dangereuse.

Pourtant, avancer reste la seule chose juste.

Vie à bord. Les journées passent entre routines et partages simples. Chacun a trouvé sa place dans ce petit espace qui tangue. Les Italiens pêchent avec patience ; tantôt ils jettent l'hameçon, tantôt un rire se prolonge sur le pont.

Marcos, le journaliste, écrit sans relâche – notes, interviews, réflexions. Il transforme chaque vague en phrase. Les trois mousquetaires – nos Espagnols – gèrent les commandes du bateau comme une partition : précision, calme, confiance.

Roger, notre coordinateur, adore organiser des réunions improvisées ; on se plaint de temps en temps, mais ces meetings remettent toujours de l'ordre et du sens.

Maria et Djamila concoctent des plats qui rassemblent : odeurs familiales, nourritures qui consolent.

Sophia, notre retraitée, lit son livre en grec. Je n'arrive pas toujours à déchiffrer, mais j'aime l'entendre ; c'est une berceuse ancienne qui flotte sur le vent.

Chacun a pris ses marques. Les petites habitudes remplacent l'inconnu : le café du matin, une discussion au soleil couchant, un silence partagé quand la mer impose le respect.

Pensées. À nos familles. À demain. À Gaza. Aux enfants, aux familles, aux amis inconnus pour qui nous avançons.

Comment être préparé face à une armée sans foi ni loi qui tue sans relâche des civils, des bébés, des enfants, des parents ? Ces questions tournent en boucle. Elles piquent, mais galvanisent aussi.

Détermination. La flottille n'est pas une simple navigation : c'est une promesse. Rendre visible ce blocus, être là, témoigner, montrer que la solidarité n'a pas de frontières. Chacun sait pourquoi il est là. Quand la mer est calme, on échange des histoires ; quand elle gronde, on se serre les coudes.

Préparation. L'interception est attendue. Des plans, des consignes, des personnes chargées de la sécurité. Mais la préparation ne dissipe pas l'angoisse : entraînements, discussions, soutien mutuel. Ce que nous pouvons faire : rester lucides, solidaires et dignes.

Moments qui restent.

Ce soir, j'ai regardé la flottille depuis le haut du pont.

Chaque lumière sur l'horizon participait d'un battement de cœur collectif.

Extraordinaire.

Même si demain tout bascule, garder cette image : l'unité, le courage et la beauté d'un peuple qui se rassemble pour défendre des vies.

Nice, le 11 octobre

Je partage avec vous ce trésor que j'ai rapporté de ma cellule : un pendentif fait par un prisonnier palestinien qui l'avait caché dans le creux du mur près des barreaux. Il y en avait cinq façonnés à partir de pain et d'eau, une sorte de pâte à sel.

J'en ai donné quatre à Rima et j'ai gardé le plus petit. Côté face on lit : « Salah le martyr, tu es ma plus douloureuse perte ». Côté pile sont inscrits trois prénoms : Rawan, Mohamed et Ibrahim.

Ce pendentif est fait main, modelés par des doigts aimants pour honorer des êtres chers.

Un geste d'amour, une offrande posée dans une cellule insalubre de la prison de Ketziot dans le désert du Néguev.

Aujourd'hui, par un étrange destin, il est dans mes mains ici, si loin de l'endroit où il fut laissé.

Je le porte comme une prière vivante, comme le témoignage d'une présence qui ne s'éteint pas.

Je sais que, derrière ces murs, tant de Palestiniens subissent la douleur et l'injustice.

Je garderai ce trésor comme promesse : me battre, par la parole, par l'action et par la conscience, pour que cela cesse, pour que la Palestine soit libre et que tous les prisonniers retrouvent la lumière.

Que ce petit objet fait main continue d'unir les cœurs malgré la distance.

Nice, le 14 octobre

Maintenant que mes pieds foulent à nouveau la terre ferme, que je respire librement sans barreaux ni murs, je prends enfin le temps d'écrire ces mots, lourds et pleins de ce que nous avons vécu.

Nous avons été emprisonnés dans une prison israélienne. Nos voix, nos corps, nos esprits, enfermés. Mais pas seulement nous. Tout près, de l'autre côté de ces murs, il y avait si proches, des milliers de prisonniers palestiniens. Des hommes, des femmes, des enfants parfois, enfermés depuis des années, certains depuis des décennies. Torturés, oubliés, condamnés au silence.

Dans cette prison, nous avons crié : « Free Palestine ». Encore et encore. Pas pour nous. Pour eux. Pour qu'ils sachent que nous étions là. Que derrière ces murs, il y avait des cœurs qui battaient pour leur cause, des voix qui refusaient de se taire. J'espère qu'ils nous ont entendus. J'espère que ces slogans ont traversé le béton, les grilles, l'oppression. J'espère qu'ils ont su que nous étions là, pour eux. Pour une Palestine libre.

Les jours ont passé. Nous avons été libérés. Accueillis dans les aéroports par les bras chauds de nos proches, par les larmes et les chants. Nous étions rentrés.

Vivants. Changés.

Et puis..., quelques jours plus tard, comme un écho à notre propre sortie, des images ont surgi. Celles des palestiniens enfin libérés, vêtus des mêmes uniformes que nous.

Des hommes qui sortaient après vingt, vingt-cinq, trente années de détention. Les regards marqués. Certains tenaient dans leurs mains des chapelets qu'ils avaient patiemment fabriqués dans leur cellule. Des chapelets semblables à ceux que nous avons trouvés et rapportés. Objets de prière, d'espoir, de survie.

Voir ces images, après les nôtres. Sentir que, d'une, notre médiatisation ont ouvert une brèche...

Cela ne pouvait être qu'un signe. Une grâce.
Une lumière.

Ils sont enfin libres, eux aussi. Près des leurs.

Et c'est peut-être cela, la plus belle des victoires : que notre liberté ait résonné jusqu'à qu'ils soient libres à leur tour.

Pour eux. Pour la Palestine. Toujours.

Carnet de Joëlle Tischhauser

En mer, le 28 septembre

La Flottille est en route depuis des semaines maintenant. Belle et solidaire, elle avance au gré des vents et des tempêtes. Et dans ses bras largement ouverts, nous, les participants, avons été confrontés au mal de mer, aux changements de routes, aux attaques, deux fois déjà, la première dans le port de Tunis, puis au large des côtes grecques. Nous avons enduré de longues attentes, des tracasseries administratives dans le port de Bizerte en Tunisie, des réparations dans le port de Portopallo en Sicile ainsi qu'ici en Crète, dernière étape, où nous sommes ancrés depuis plusieurs jours. Tout le monde est si impatient de pouvoir déployer ses voiles pour une dernière semaine de navigation, et enfin atteindre Gaza, but tant espéré pour notre caravane humanitaire.

Je repense à cette traversée qui nous a conduits de l'Italie à la Grèce, menée par le *Family Boat*, en tête de la flottille car le bateau-fort *Alma* nécessitait d'importantes réparations qui auraient retardé son départ. Le capitaine du *Family* nous avait alors donné l'ordre de lever l'ancre et j'avais ressenti comme un soulagement car l'immobilité ne convient pas longtemps à notre flottille et à son énergie débordante. Je regardais tous ces voiliers qui se pressaient autour du *Family* et je pensais à une famille de fortune, dont les liens se consolident au fil des heures, des jours, des semaines de navigation. Au début, tous ces petits bateaux ont dû apprendre à naviguer ensemble.

La navigation est souvent un art solitaire... Chaque équipage avait dû commencer par connaître et apprivoiser l'embarcation à bord de laquelle il se retrouvait, ainsi que ses coéquipiers. La navigation des premiers jours et nuits ressemblait à un éparpillement un peu chaotique de voiles et de lumières, comme si ce petit troupeau coloré s'enivrait devant l'ampleur de son terrain de jeu !

Mais le bateau-mère *Family* les rappelait à l'ordre et leur demandait de ne pas le perdre de vue. Parfois, il me semblait que la mer ressemblait à un grand terrain de liberté où chacun pouvait naviguer à sa guise, sauter sur les vagues, se cacher. Mais le danger de se perdre restait présent à chaque instant, et le *Family* le rappelait et veillait. Il répétait à chacun d'identifier son *buddy* ou « bateau-copain », censé naviguer proche, pour se prêter mutuellement assistance en cas de problèmes. Certains bateaux intrépides se faisaient rabrouer : « Je vous rappelle de ne pas me dépasser ! » Ou encore : « Restez à 0.7 mille maximum les uns des autres, regroupez-vous ! » Les bateaux hésitants qui fermaient la marche recevaient des encouragements.

Le *Family*, attentif, ordonnait un stop ou régressait la vitesse de la flottille pour leur permettre de rejoindre la troupe. Je m'étais habituée à l'appel calme du bateau-mère, priant ses « petits » de rester groupés et vigilants puis égrenant régulièrement les coordonnées GPS du nouveau point de regroupement. Et chaque embarcation relayait alors le message avec application. Tous les bateaux, petits voiliers ou embarcations à moteur, pointaient alors leurs coques en se dandinant derrière le gros point bleu sur l'horizon qui signait

la présence rassurante du *Family*. Mais ce soir, le *Family* ne repartira pas avec nous. Notre beau grand bateau bleu, notre boussole, qui nous a guidés et nous a montré le chemin jusqu'à la Grèce, durant cette longue traversée depuis la Sicile, est à présent réduit à l'immobilité dansante, dans un port de Crète. Moteur irréparable nous annonce-t-on. Panne subite ou sabotage ? Tout est possible. Nous sommes confrontés à tant d'obstacles et d'épreuves depuis notre départ de Barcelone... Ce soir, c'est l'*Alma* qui nous ouvrira à nouveau le chemin, et d'autres bateaux sont prêts à le remplacer, c'est la force de notre flottille solidaire et courageuse.

En dépit de toutes les épreuves, notre détermination reste la même : briser le siège illégal de Gaza, ouvrir un chemin humanitaire maritime et dans les cœurs des humains jusqu'à la libération de la Palestine. Et c'est forts de ces convictions que nous quittons la Grèce, pour notre ultime étape, Gaza.

Au large de la Crète, le 29 septembre

Cette nuit, je suis de quart, comme toutes les nuits, sur le pont d'un petit voilier de cette incroyable flottille partie de Barcelone pour Gaza, terre de Palestine, terre de toutes les douleurs et de tous les espoirs. Les paysages évoluent et nous enveloppent de leurs couleurs éclatantes ou de leur douceur : côtes verdoyantes ou arides, ports-parkings ou ports de plaisance, selon les jours et les nuits de ce voyage qui semble ne plus finir.

Il y a eu Minorque, puis Tunis, Bizerte, la Sicile, et enfin un dernier jeté d'ancre quelque part en Grèce, dans les bras d'une île rocailleuse et inhabitée, surmontée des vestiges d'un temple que j'imaginerais volontiers dédié à Poséidon, maître antique absolu de la mer et de l'eau, lui qui peut convoquer d'un seul geste tempêtes, orages ou calme plat. Poséidon, peut-être intrigué par nos bateaux fiers et colorés et par nos vagues éprises de liberté, a testé la résistance de notre flottille en convoquant une tempête la nuit même qui a suivi son départ de Barcelone. Mais la flottille a tenu bon, les capitaines ont gardé le cap, les équipages se sont soudés face aux vagues, les bateaux ont presque tous résisté et, depuis, j'aime à penser que le dieu grec au trident nous tient sous sa protection paternelle et souriante.

Petit à petit, les images de nos haltes et de nos ancrages s'estompent et se mélangent dans mes souvenirs et, au fil du voyage, elles se perdent dans les sillages de tous les bateaux pressés de courir vers la haute mer, vers le bout de cette Méditerranée, où nous avons rendez-vous.

Cette nuit, comme chaque nuit, je fais mon quart de garde avec mes compagnons, comme tant d'autres anonymes de cette grande traversée. Je veille, je surveille la mer, le ciel, l'horizon, le firmament, d'où peuvent surgir bien des dangers et d'où, nous le savons bien, des yeux espions et des dispositifs malveillants nous guettent à leur tour. Mais la nuit, dormant sur l'immensité liquide avec les étoiles comme veilleuses, adoucit mes craintes.

Entre guet et émerveillement. Guet, car la navigation de nuit, avec peu de lumières et tant d'embarcations naviguant ensemble, demande une présence vigilante pour scruter les ombres et les pâles lumières, et annoncer au capitaine un voilier qui se rapproche trop, un autre qui va peut-être croiser notre route, l'apparition soudaine d'un drone dans le ciel étoilé, ou toute lumière ou bruit qui semble anormal.

Au début, pour de nombreux navigants comme moi, non familiers avec la haute mer, c'était un exercice un peu inconfortable, sans aucune relation avec nos expériences passées sur les routes de terre ferme. Sur la mer, tout change : les perspectives, les bruits, l'appréciation des distances et de la vitesse. À l'approche des ports, on frôle parfois l'ombre menaçante d'un grand bâtiment à l'arrêt, tel un mur qui se confond avec la nuit et qui soudain nous barre le chemin.

Mais petit à petit, au fil des nuits, l'acuité s'améliore, la vision nocturne s'affine, et j'apprends à reconnaître les faibles lueurs rouges, vertes ou blanches qui signalent les autres bateaux. Je me hasarde à évaluer leur distance, leur trajectoire, et à anticiper nos routes enchevêtrées ou parallèles. Mais je reste quand même souvent interdite lorsque surgit soudain une embarcation à nos côtés, que je n'ai pas vu venir et qui apparaît sans crier gare, tel un vaisseau fantôme. Les flots toujours changeants révèlent parfois des bouées signalant des filets de pêche, pièges redoutables pour notre voilier qui, par temps calme et mer plate, avance au moteur.

Ces filets de pêche, toiles d'araignée géantes embusquées sous l'eau, sont un danger pour l'hélice du bateau et obligent le skipper à plonger sous la coque du voilier pour défaire les filins enroulés autour des pales. Bien trop risqué de nuit. Alors je guette, je scrute et j'essaie aussi d'identifier toute leur sous-marine, comme celle découverte au large de la Tunisie et qui a nécessité l'intervention de la police, tant nous craignons l'attentat ou le sabotage. Quant aux sous-marins rôdant dans la Méditerranée surarmée, je préfère ne pas y penser.

Je plonge alors mes yeux dans ceux du ciel, celui qu'on ne croise qu'en montagne ou sur la mer. Je contemple la ronde de la Grande Ourse, qui se révèle sous un angle qui m'est inhabituel, au ras des flots, puis tourne autour de notre voilier, m'emportant dans sa foulée nocturne vers les autres constellations.

Je guette l'apparition fidèle de la ceinture d'Orion, qui émerge à l'est, droit devant nous. Une étoile, puis deux, puis trois étoiles alignées, ressemblant à des lumières sur un mât, le mât d'un bateau céleste qui nous ferait signe et qui nous montrerait la route vers Gaza et la Palestine, but ultime de notre flottille.

Pendant quelques minutes, c'est moi qui chavire dans le ciel à la contemplation du firmament, mélangeant ciel et mer sur cet écran géant qui s'anime sous mes yeux écarquillés, écrin qui contient et se souvient de tous les rêves des humains, présents, passés et futurs. Et le ciel, ce ciel qui enveloppe et délimite la pleine mer, me saisit et m'engloutit.

Je suis happée par les lueurs perlées de la Voie lactée, dans une autre dimension, celle où les rêves et la réalité ne font qu'un, celle où le passé rejoint le futur et où la nature et les astres, dans leur beauté éternelle, se moquent des hommes et de leurs guerres, mais accueillent et exaucent parfois les prières et les espoirs des naufragés, des opprimés, des oubliés.
Mais il est temps de retourner au guet.

Souvenir du voilier

Tu es beau et fier *Inana*, notre voilier !
Je te regarde avec tendresse et mélancolie. Tu nous as transportés de Barcelone aux eaux proches de Gaza, tu nous as portés, tu nous as chahutés dans la tempête et dans le roulis, tu nous as bercés les nuits calmes et tièdes, tu nous as protégés dans ton ventre contre les vagues et contre les canons à eau de l'entité sioniste quand ils nous ont interceptés hier soir, toi *Inana*, ton équipage et tes passagers. Les drapeaux palestiniens fièrement hissés ont été descendus et piétinés par les soldats, le carré et les cabines ont été fouillés et mis sens dessus dessous.

Mais tu restes stoïque, balançant ta coque dans ce port ennemi à Ashdod, où toi aussi, tu vas te retrouver prisonnier bientôt. Je te regarde et je te dis silencieusement au revoir, alors que nous sommes pressés par les soldats israéliens de quitter ton pont où nous avons été regroupés en attendant d'être emprisonnés. Nous allons te quitter pour la première fois depuis des semaines et fouler d'autres sols, obligés d'affronter d'autres destinations, de tourner le dos à la mer et aux bateaux de la Flottille.

Dans le port d'Ashdod où nous sommes à quai, tu ne seras pas seul car tous les voiliers et bateaux de la Flottille s'y trouvent à présent. Certains disent même avoir vu les mythiques *Madleen* et *Handala*, héroïques voiliers solitaires qui nous ont précédés, il y a quelques mois à peine et qui, eux aussi, ont été kidnappés ainsi que leur cargaison d'aide humanitaire entassée dans les coffres. Tous ces trésors n'iront pas aux Palestiniens, tous les bateaux et leurs précieux chargements resteront aux mains des dirigeants colonialistes d'Israël. Quelle indignité, quel gâchis, quelle honte !

Nous nous levons les uns après les autres sous la menace des gardes armés, chacun fait ses au revoir à sa façon, ému et triste mais déterminé à revenir. Comme les vagues, les flottilles se succéderont inlassablement jusqu'aux rivages de Gaza, jusqu'à briser le siège et ouvrir un couloir de vie et de justice. J'embrasse du regard le pont, la barre à roue, le cockpit où nous avons partagé tant de moments solidaires : repas, chants, tours de garde, confidences, peurs, interception... Je regarde une dernière fois la plage avant où chacun d'entre nous s'est retrouvé au moins une fois, seul face à l'horizon et face à soi, face aussi à son espoir fou de gagner le rivage de Gaza.

Notre capitaine s'avance vers ton grand mât, le touche, ferme les yeux et t'adresse une prière silencieuse de gratitude et d'adieu. Nous te quittons en enjambant la filière, la nuit arrive, nous sommes des prisonniers maintenant.

Adieu beau voilier !

Souvenir de la prison de Ketziot, désert du Naqab (Néguév)

Elle ouvre la porte de notre cellule numéro 3, accompagnée de deux de ses acolytes. Ils ont tous les armes à la ceinture, ainsi qu'un spray, et d'autres objets dont je préfère ne pas connaître l'usage. Ils nous intiment l'ordre de nous lever, de sortir dans la cour, pour une xième intimidation, un nouveau comptage ou juste pour nous tenir en alerte. Ils ne nous parlent pas, ils aboient des ordres dans un mauvais anglais : « Come ! Go out ! Sit ! No talk ! Silence ! ». Il y a plusieurs femmes parmi les gardes. J'en trouve certaines d'une beauté fascinante.

Particulièrement elle, qui fait mine de se pincer le nez quand nous sortons de notre cellule, pour nous humilier en nous faisant croire que nous empestons, comme du bétail sorti d'une étable sale. Du bétail humain à qui les douches sont inaccessibles.

Je la regarde. Elle est apparemment d'origine éthiopienne, la peau brune, ses cheveux d'un noir profond, lissés et brillants encadrent un regard bleu azur, contraste saisissant. Elle est parfumée, ses ongles sont longs et vernis. Elle exhibe une féminité fière de son apparence, soignée et hautaine, une féminité de magazine.

En face d'elle, nous nous alignons en rang d'oignons, humanitaires prisonnières aux cheveux sales, à la peau encore salée de notre traversée, à l'hygiène tout juste maintenue à renfort de petits sachets de shampoings retrouvés au fond des sacs en plastique noir qui nous ont été attribués à notre arrivée. Ce sont nos baluchons fragiles et précieux de prisonnières, mais dans lesquels il n'y avait pas de serviettes menstruelles.

Et pourtant nous sommes dignes et certainement pas si repoussantes qu'elle veut nous le faire croire. Nous avons la dignité de l'Humanité, nous qui avons arraché les manches de nos t-shirts pour en faire des protections périodiques et les donner à nos compagnes d'infortune qui en avaient besoin.

Oui, nous sommes dignes et fières. Fières d'être ici pour avoir défendu les droits des Palestiniens et conscientes que leurs souffrances, à Gaza, dans les territoires occupés, ou ici, dans cette horrible prison, n'ont rien de comparable avec les nôtres. Car ils sont bien là les prisonniers palestiniens, juste à côté, séparés de nous, dans d'autres quartiers de béton de cette prison de haute sécurité, mais derrière les mêmes murs et les mêmes grillages. Ils sont déshumanisés, enfermés, sans droit, sans avocat, humiliés et torturés quotidiennement.

Nous, gens de la flottille, ne faisons qu'effleurer la réalité des geôles israéliennes où sont enfermés, parfois depuis de nombreuses années, des milliers de Palestiniens. Nous ne sommes pas bien traités évidemment, mais nous bénéficions d'un traitement qui n'a rien à voir avec celui réservé à nos frères et sœurs palestiniens. Combien d'entre eux ne sortiront pas vivants de cette geôle sinistre ? Alors que nous, nous savons que nous devrions être libérés sous six jours, peut-être avant, et cela rend les humiliations et les mauvais traitements supportables. Nous avons l'espoir de revoir les nôtres, l'espoir de quitter cet endroit répugnant, l'espoir de retrouver notre pays, nos maisons, nos familles, nos habitudes et nos joies.

Oui, l'espoir fait vivre dit-on, alors comment font-ils, les dix mille prisonniers palestiniens, dont quatre cents enfants, certains capturés pendant qu'ils jouaient dans les rues, les chirurgiens raflés dans leur hôpital, les pères arrêtés alors qu'ils revenaient des points de distribution d'eau, les bras chargés de précieux bidons remplis ? Comment font-ils pour ne pas devenir fous, pour résister et survivre malgré les coups et la faim ? Ils ont une force que nous n'avons pas, une foi à toute épreuve et la conviction que la Palestine vivra, coûte que coûte. J'essaie de me connecter à eux, à leur force, à leur résistance, à leur persévérance, à leur *sumud*, ce mot arabe qui signifie tout cela à la fois. Eux qui sont si proches de nous, de l'autre côté de la prison et qui sûrement nous entendent leur chanter des chants d'encouragements et de résistance, des chants d'amour et de retour au pays.

En sortant de ma cellule, je m'arrête devant la gardienne et ne peux m'empêcher de lui dire : « Tu es belle, oui. Mais au profond de ton âme, il n'y a aucune beauté. Malgré ton apparence, tu es un monstre. Tu me fais horreur, comme vous tous ici. » Elle me regarde en souriant, d'un sourire qui révèle des dents parfaites et éclatantes, et elle me répond : « Tu ne me connais pas. Tu ne sais pas qui je suis quand je suis chez moi, quand je suis auprès de ma famille et de mes enfants », et elle me fait un geste, comme pour chasser un insecte nuisible, pour que j'avance dans la cour. Son parfum me suit quelques mètres encore et je me demande combien de prisonniers palestiniens elle a vu mourir d'épuisement, au bout des tortures qui sont, on le sait, la règle dans cette prison au fond

du désert du Naqab. Je pense à ses enfants qui grandissent dans le confort, biberonnés au sionisme et élevés dans la peur et la haine de l'autre, de l'arabe, de l'étranger. Le cerveau lavé par des années de propagande colonialiste.

Je rejoins mes camarades d'infortune dans la cour, sous la surveillance des autres geôliers et des chiens. Je regarde de loin cette gardienne, symbole du mensonge des apparences. Dans sa jolie tête, il y a des convictions solidement ancrées par une propagande immonde, le sionisme. Gardienne monstrueuse, tout droit sortie d'un livre d'horreur, d'une part, et qui va embrasser tendrement ses enfants à la fin de sa journée de travail à la prison de Ketziot, au fond du désert du Naqab, de l'autre. Je pense avec effroi à ce qui est en train de se passer insidieusement chez nous, dans des pays qui ont pour étendards les Conventions de Genève ou les Droits de l'homme, dans des pays qui se disent défenseurs du respect des lois, de la paix internationale, de la liberté, de la fraternité, de l'égalité. Pays qui pourtant, confirment chaque jour davantage leur soutien à un peuple génocidaire et suprémaciste.

J'ai la nausée. Notre monde est abominable et je me sens presque coupable quand je pense que moi, j'aurai la chance d'être libérée dans quelques jours, juste parce que je suis née au bon endroit, sans avoir rien mérité. Mais cela signifie aussi, logiquement, que je suis née du côté des puissants et des manipulateurs, des complices et des profiteurs.

Ce soir, je doute de l'Humanité.

Journal de Lyna Al Tabal

Les trois derniers jours de la traversée

Le troisième jour avant notre arrestation

La dernière étape de la navigation approche... Nous naviguons vers Gaza, sans aucun arrêt... Nous naviguons vers cet endroit que l'occupation israélienne a transformé en la plus grande prison à ciel ouvert.

Nous sommes ici, dans une dernière tentative pour dire que les petits bateaux osent encore affronter les flottes de la mort. Chaque fois que nous naviguons, nous donnons au monde une nouvelle chance d'avoir honte... mais il n'a jamais honte. Il se contente de sourire et murmure : « Nous sommes inquiets... »

Cette nuit était calme, malgré les drones qui volaient au-dessus de nos têtes... Peu importe.

Gaza est là, étouffée sous le blocus, et sous toutes les formes d'anéantissement. Même la mer se moque de nous : « Vous croyez que vous allez briser le blocus ? » nous demande la vague, « D'autres ont essayé avant vous. »

Mais nous naviguons.

Nous atteindrons Gaza... ou pas. Mais le monde, aussi indifférent soit-il, sera obligé de voir ces petits bateaux, décorés des drapeaux de la Palestine et de quarante autres pays, qui exposent sa grande impuissance.

En fin de compte, ce que nous faisons n'est pas de l'héroïsme. L'héroïsme véritable, c'est que Gaza survive à tous ces héros qui la regardent et sourient avec inquiétude.

L'avant-dernier jour à bord de la flottille de la Résistance

Imagine que tu vis dans un endroit instable à bord d'un petit bateau, l'odeur du fioul précède celle du café, du pain et de la mer. Il y a trois petites pièces où l'on ne peut pas faire deux pas... La grande pièce est pour les femmes et elle a une salle de bain, c'est un privilège. Car certains bateaux n'ont pas de salle de bain... Nous sommes douze personnes, avec trois pièces, deux étages et deux salles de bain.

Nous lavons nos vêtements à l'eau de mer, nous cuisinons avec l'eau de mer, et nous économisons chaque goutte d'eau douce. La vie quotidienne ici est une leçon d'économie d'eau : tout est rare, et pourtant nous le partageons. Je me suis réveillé aujourd'hui avec la nouvelle du naufrage du bateau *Johnny M.* Il a été évacué.

Notre bateau est en panne : des volontaires d'autres bateaux sont venus et l'ont réparé.

Nous sommes une société flottante, sans un seul drapeau, une petite société, sans contrats ni constitution. Nous échangeons de la nourriture, des photos, des informations..., le mal de mer et même la nausée.

Vous voyez nos belles photos avec la mer, les photos de solidarité avec Gaza et les causes humanitaires,

les drapeaux palestiniens et les drapeaux des pays. Mais après chaque photo, notre tête tourne et notre estomac menace de se retourner. Après ma belle photo avec le drapeau libanais, je suis immédiatement tombée et me suis endormie... Crois-moi, l'héroïsme n'est que dans les photos, mais la vie tremble sans interruption.

Imagine que tu cuisines, manges, bois, parles et planifies, et tout cela sur un sol qui oscille. Essaie de tourner sur toi-même pendant quelques minutes puis essaie d'écrire un communiqué politique, un article ou de cuisiner des pommes de terre à l'oignon. Alors tu comprendras le sens de l'existence ici.

Ces bateaux sont équipés du minimum de confort. Nous ne sommes pas en voyage, nous ne sommes pas des touristes et ce n'est pas une croisière de luxe vers les plages de rêve.

Hier, nous avons pêché deux poissons et nous nous sommes réjouis comme si nous avions libéré un port... Nous avons rivalisé avec les autres bateaux. Le soir, j'ai cuisiné des pommes de terre à l'oignon, un plat que je préparais avec mon amie pendant nos jours d'études de doctorat, des jours où nous mangions, dormions et remettions tout à demain. Je lui ai envoyé une photo du plat et elle m'a dit : « Les oignons auraient dû cuire un peu plus. » Mais tout le monde ici l'a aimé. C'est ainsi que nous partageons les tâches : Rima et moi cuisinons, Homot nous aide, Malika et Mariana font la vaisselle, Pascal est le médecin de bord et a aussi des gardes de nuit pour les autres bateaux, et Carlos, Mustafa, Lionel, Stefan et

Marco surveillent la nuit et barrent le bateau parce que nous ne cessons de naviguer, même dans l'obscurité...

Mais le plus beau, c'est que nous ne connaissons ni l'heure ni la date, et cela en soi est un soulagement du fardeau des dates douloureuses.

Le dernier jour à bord de la flottille de rupture du blocus

Nous nous approchons de Gaza, quelques dizaines de kilomètres seulement nous en séparent... La distance est courte, mais elle est longue en tragédies, en famine et en silence international. Nous vivons le dernier jour à bord de la flottille, et le dernier jour est toujours une épreuve.

Nous savons ce qui va se passer : des troupes de la 13^e Division, spécialement entraînées, viendront nous intercepter cette nuit. Ce ne sera pas nouveau pour Israël... Mer, petits bateaux, soldats cagoulés, puis une arrestation qualifiée de « légale ».

Les navires de guerre italiens, espagnols, grecs et turcs qui nous ont escortés annoncent froidement qu'ils ne briseront pas le blocus avec nous. Ils attendront l'après-catastrophe... Ils l'ont dit clairement : « Nous ne briserons pas le blocus avec vous. Si une confrontation survient, nous interviendrons plus tard. » C'est-à-dire : « Nous serons témoins de ce qui se passe, nous prendrons des notes exprimant nos regrets, et nous vous consolerons... » C'est une morale internationale d'humanité tardive.

Ils nous emmèneront au port d'Ashdod. Là, on nous demandera de signer un papier disant que nous sommes entrés en Israël de manière illégale. C'est un renversement de la réalité : nous ne visons pas Israël en premier lieu, nous nous dirigeons vers Gaza.

Ce qui se passe est de la piraterie en eaux internationales, mais c'est redéfini, comme tout est redéfini lorsque les critères s'emmêlent.

Nous savons aussi que les communications seront coupées. Nous serons coupés du monde extérieur, et c'est une tentative de créer un vide dans la mémoire : si notre voix n'est pas entendue, alors l'événement n'existe pas.

Et c'est là que vous intervenez : soyez notre voix. Exigez la rupture du blocus, faites pression pour notre libération, rappelez-nous aux gouvernements... Ce n'est pas seulement la bataille de Gaza, votre savoir à vous aussi commencera cette nuit...

N'attendez pas de nous un héroïsme complet, nous sommes juste des humains qui naviguons sur de petits bateaux. Mais nous faisons face à un système armé de tout, sauf de conscience. Alors, préservez votre colère, n'épuisez pas votre voix à crier et ne gaspillez pas la colère en insultes ; transformez-la en une énergie organisée pour exiger notre libération et la rupture du blocus.

Si nous n'atteignons pas Gaza, que votre voix l'atteigne. Si nous ne pouvons briser le blocus pratiquement, brisez-le, moralement, politiquement, humainement.

Nous vivons ici une expérience lente, lourde. C'est une vie sur un bateau qui tangue, dans une flottille qui tangue, dans un monde qui tangue. Tout est petit ici, mais cela ressemble à l'avenir dont nous rêvons : une société sans privilèges, sans injustice, sans frontières, qui partage le pain, les photos, la peur...

À l'extérieur, les journaux écrivent sur nous en quelques lignes, comme si notre vie quotidienne ne méritait pas d'être racontée. Mais la vérité est qu'ici, nous représentons une carte miniature de l'humanité : nous sommes des humains ordinaires, sur des bateaux ordinaires, faisant face à un blocus extraordinaire. Nous ne sommes pas des héros...

Nous sommes des êtres qui tanguent, nous apportons des médicaments et de la farine à Gaza, et nous portons avec nous une question plus grande : comment le monde en est-il arrivé à un tel degré d'impuissance, au point qu'envoyer un sac de farine à une ville assiégée devient un acte révolutionnaire ?

Interception et détention

(Publication originale dans le journal en ligne Investigacion)

Pour Gaza, pour la Syrie, pour le Liban ... pour l'Humanité. Parce que la douleur ne connaît pas de frontières... et la dignité non plus.

J'ai vu le désert du Néguev s'étendre devant moi, immobile et sans fin. Je l'ai contemplé pendant deux heures à travers la fente étroite d'un camion métallique clos, impropre même au transport de marchandises avariées. Mais l'occupation avait décidé d'y tester notre capacité à supporter le silence,

la chaleur écrasante, le froid artificiel de leurs climatiseurs, et le vacarme des moteurs. Pourtant, voir la terre de Palestine suspendait le temps : les tortures ordinaires de l'occupant semblaient soudain perdre leur prise.

Quand le camion s'est finalement arrêté devant l'aéroport, ils nous ont menacés de nous arrêter à nouveau si nous levions les doigts en signe de victoire.

Une armée bardée d'armes, quatrième au monde, un État nucléaire, effrayée par des doigts levés ! Quelle puissance redoute à ce point un symbole ?

Nous sommes sorties calmement, la tête haute, chantant une douce chanson pour la Palestine, scandant nos slogans, brandissant la victoire. Devant nous, s'étendaient les montagnes du Ramon, jusqu'à l'horizon. Un moment de silence, de paix, de spiritualité – comme si le monde s'était arrêté.

Et je vous l'assure : voir la Palestine vaut tout.

Cherchez les montagnes du Ramon sur Google, puis fermez les yeux... Imaginez-les devant vous.

Nous étions un groupe décidé à briser pacifiquement le blocus de Gaza, porteurs de farine, de médicaments, et de ce qu'il reste de conscience humaine. Vous connaissez la suite : notre enlèvement, dans les eaux internationales, sous le soleil, en mer. Mais nous nous étions approchés de Gaza... Kidnappés, nous l'avons vue à l'aube, oui, nous avons vu Gaza, sous le ciel de Palestine.

Nous sommes treize personnes à bord d'un petit bateau, issues de huit nationalités différentes,

riches de nos diversités et unies par la même volonté.
L' « interception » fut, comme ils disent,
« professionnelle » – c'est-à-dire pour eux « justifiée »
mais toujours illégale, inhumaine.

On nous a conduits au port d'Ashdod, où le théâtre habituel de l'occupation s'est déployé : insultes, menaces, la même haine, le même racisme, inchangés depuis des décennies.

On nous a jetées dans des camions, puis dans une cellule métallique d'à peine un 1,5 mètre de large. Une policière m'a poussée brutalement ; ma tête a heurté le mur d'acier. Un instant, j'ai cru qu'elle m'avait tiré dessus. À côté de moi, l'eurodéputée Rima Hassan m'a glissé : « Ils m'ont frappée aussi. Ils nous mettront peut-être à l'isolement, mais au moins, nous sommes ensemble. »

Nous avons ri - car parfois, épuisée, la peur devient ironie.

Peu après, ils ont jeté dans la cellule Zoubida, une septuagénaire algérienne, ancienne députée, et Sirine, une jeune militante. Quatre femmes, trois continents, un seul souffle. L'air manquait. La chaleur suffocante fut bientôt remplacée par un froid glacial : une alternance savamment dosée pour torturer.

Nous fûmes ensuite transférées dans la prison, sections 5 et 6. On avait réparti les femmes dans quatorze cellules. Moi, on m'attribua la cellule numéro 7 – beau chiffre, mauvais présage. À quatre heures du matin, entra Itamar Ben Gvir, le ministre de la Terreur.

Il déclara, grotesque : « Je suis le ministre de la Sécurité nationale. » Il était venu, entouré de soldats et de chiens, menacer des femmes endormies. Il me demanda ma nationalité. Je me tus. Mieux valait dormir que d'ouvrir un front.



© Lyna Al Tabal, Visite de Ben Gvir dans la cellule

Ben Gvir, si seulement tu consultais l'intelligence artificielle avant de parler – elle, au moins, a un peu d'intelligence. Si ta stupidité était énergie renouvelable, elle éclairerait tout le Néguev — et peut-être les ténèbres de ton esprit.

Chaque matin et chaque soir, ils comptaient les prisonnières. Quatorze, toujours quatorze. Le chiffre ne changeait pas, mais ils recommençaient. Nous riions à chaque comptage avant de nous rendormir. Pas de nourriture, presque pas d'eau, les menaces de mort constantes. Aucun avocat, aucun médecin, aucun médicament - même pas du paracétamol.

Chaque jour, on nous menait dans une cage de quinze mètres, type Guantánamo, où s'entassaient soixante femmes, pendant des heures sous le soleil du Néguev, pour soi-disant attendre un juge qui souvent ne venait pas. Un policier pointa son arme sur ma tête parce que je n'avais pas les mains derrière le dos. « Je vais te tuer », dit-il. Je lui ai souri.

Notre jeu préféré : lui répondre en chœur : « Allez, tue-nous ! », - éteignant ainsi la peur comme une bougie.

Les policiers israéliens ne comprenaient pas de quelle planète nous venions. Nous les avons épuisés. Nous chantions « Tahya Falastin ! » et les regardions droit dans les yeux. Parfois, certains baissaient la tête.

Je ne nierai pas la peur. Oui, j'ai eu peur, j'ai tremblé, j'étais épuisée. Mais celui qui détient le droit n'a pas à craindre de le revendiquer.

Les murs du cachot étaient couverts de noms gravés avec l'ongle ou tracés à la mine d'un vieux crayon : Abu Iyad, Abu Mamoun, Abu Omar, Abu Muhammad – de Beit Lahia, de Jabalia, de Shuja'iyya..., des hommes déportés avant nous.

Dans la cellule n° 7, il y avait aussi Judith, jeune Allemande de dix-huit ans; Lucía, députée espagnole ; Marita, militante suédoise ; Jona, chanteuse et politicienne américaine ; Zoubida, Hayat d'Al Jazeera, Patty, députée grecque, Dara, réalisatrice... Femmes de tous horizons, unies par une seule phrase : « Tahya Falastin ! »

J'ai choisi de traiter les geôliers comme des « cas d'étude » : le « gentil », celui qui me glissait des nouvelles en secret ; le « méchant », dont le regard tirait des balles ; et « l'indifférent », automate sans âme, rouage sans pensée.

Puis vint la séance de propagande : on nous força à regarder un film sur le 7 octobre. Nous avons refusé. Nous avons crié : « Arrêtez le génocide à Gaza ! ».

Ils ont perdu tout contrôle. Ce fut notre dernière bataille – et notre victoire.

Nous étions dans la prison du Néguev, celle qu'ils appellent en hébreu Ketziot – autrefois Ansar 2, pendant la première *Intifada*.

De ma cellule, je voyais un terrain vague et, sur un mur, une affiche géante d'une Gaza détruite, surmontée de la mention cynique : « New Gaza ».

Telle fut ma visite de la Palestine : torture, menaces, captivité. Mais j'ai vu les montagnes. J'ai vu Gaza de loin.

Et j'ai vu, de près, la peur israélienne.

Oui enfin, j'ai visité la Palestine.

Et l'histoire continue...

Rendez-vous en décembre.

Les bateaux s'arrêtent un instant, mais ne cessent jamais de voguer.

Hier, nous avons marqué le numéro de nos avocats sur nos bras.

6. Marinette

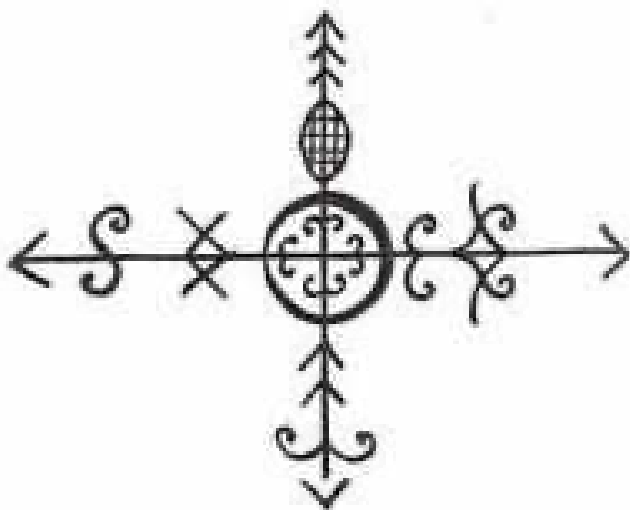
Catherine Benoît

Le 2 octobre 2025

Marinette, la bien nommée, sans surprise, vogue seule sans relâche vers Gaza.

La cérémonie du Bois-Caïman, dans la nuit du 14 août 1791, placée sous les auspices de Marinette, divinité puissante du vodou haïtien, lança le combat pour l'abolition de l'esclavage.

Ce soulèvement des esclaves africains à Haïti marqua le début de la lutte contre le joug colonial, qui conduisit à l'indépendance de la première république issue d'une révolte d'esclaves.



Véné, symbole de Marinette dans le vodou haïtien

7. Trois mois plus tard

Malika Baouya

Nice, le 17 février 2026

Nice.

La Côte d'Azur. La French Riviera.

La Promenade des Anglais pleine de joggeurs, de touristes, de poussettes, de conversations légères. Une carte postale parfaite. Le bleu méditerranéen s'étend devant moi, calme, lisse, indifférent.

Et j'avance là, avec la sensation d'être déplacée, décalée, étrangère à ce décor.

Parce que cette mer, la même exactement, baigne aussi Gaza. Et cela, personne ici ne semble vouloir y penser. La même eau, les mêmes vagues, mais, de l'autre côté, d'autres corps, d'autres cris, d'autres nuits.

Il y a quelques semaines seulement, j'étais justement là-bas.

En Palestine.

À une heure de Gaza.

Puis enfermée dans les geôles israéliennes.

Et pourtant, même derrière ces murs, je n'étais pas seule.

Nous étions nombreux, venus de différents pays, parlant des langues différentes, cependant unis par une conviction simple et inébranlable : le blocus n'est pas une fatalité. Il doit être brisé.

Nous avons tout quitté : maisons, familles, travail, quotidien. Nous avons mis nos vies entre parenthèses pour porter un message, un acte, une solidarité réelle. Pas seulement des mots. Et sur le bateau, quelque chose d'indescriptible s'est créé. Une fraternité. Une famille nouvelle, née dans l'inconfort du pont, dans l'odeur salée de la mer, dans le partage des tâches, des silences, des peurs, des rires aussi. J'ai partagé avec eux une traversée dont je ne me remettrai jamais tout à fait.

La mer nous a soudés.
L'injustice nous a rassemblés.
Gaza nous a liés.

Je pense à Lionel, mon frère de cœur, entré dans ma vie comme une évidence. Sur le bateau, dans les moments les plus durs, il avait toujours une parole, une présence. Il est venu avec son cœur, simplement, pour faire quelque chose pour la Palestine, pour la justice, pour la dignité humaine. Il a fait tellement pour nous tous. Il fait maintenant partie de moi, comme beaucoup d'autres de cette flottille.

Puis il y a eu la prison. L'arrachement. La séparation. Nous étions ensemble un jour, et dispersés le lendemain, sans savoir qui allait bien, qui était relâché, qui restait enfermé. Et dans cette obscurité, dans ce silence forcé, l'absence de ces compagnons était plus lourde que la cellule elle-même.

Et maintenant, me voilà ici.
Sur la Promenade des Anglais.

Au milieu de gens qui continuent de courir, de rire, de bronzer, de vivre.

Je les regarde, et je me sens terriblement seule.
J'ai l'impression d'être revenue dans un monde parallèle où, collectivement, on a décidé de fermer les yeux. Où tout ce qui se passe de l'autre côté de la Méditerranée n'est qu'un bruit lointain, un bourdonnement dérangeant, que l'on choisit de ne pas écouter.

Je marche, mais je ne suis pas vraiment là.
Il me manque quelque chose, quelqu'un, plutôt.
Il me manque eux.
Mes camarades.
Le bateau.
Le vent salé.
Le sentiment que chaque geste compte.
La fraternité vraie.
Cette humanité brute, essentielle, que j'ai trouvée en Gaza bien plus que dans bien des villes en paix.
J'ai besoin de repartir.
J'ai besoin de retrouver cette vérité-là, cette résistance-là, cette force-là.
La mer m'appelle encore.
Gaza m'appelle.

Et je me pose la question que je n'arrête pas de ruminer depuis mon retour :
Qu'est-ce que je fais ici ?
Ce n'est pas ma place.
Je le sais, je le sens, j'en suis certaine.

Je suis revenue physiquement, mais tout le reste, mon cœur, ma conscience, mes pensées, sont restés quelque part sur ce bateau, dans cette cellule, sur cette côte palestinienne dont on entend les cris mais qu'on ne laisse pas vivre.

Et peut-être que ce texte est ma manière, aujourd'hui, de dire que je n'oublie pas.

Que je ne peux pas oublier.

Que je ne veux pas fermer les yeux, ici, simplement parce que c'est plus confortable.

Gaza m'a donné une famille.

Gaza m'a transformée.

Gaza m'a montré que l'humanité existe encore, même là où on essaie de la détruire.

Et tant qu'il restera des murs, des blocus, des silences complices, je sais que je repartirai.

Joëlle Tischhauser

Thonon-les Bains, le 15 janvier

Déjà trois mois que je suis de retour. Trois mois que je suis sur la terre ferme, trois mois que je m'implique d'une autre façon pour Gaza et pour la Palestine, comme pour la justice et la solidarité dans le monde.

Cette traversée a été le départ d'une lutte qui ne s'arrêtera plus.

En effet, en même temps que la situation à Gaza continue de se détériorer, la vie des habitants lambda des pays serviles des US et de leur cour internationale d'ultra-riches se dégrade peu à peu. Chaque jour nous en apporte des preuves : démolition des systèmes luttant pour la justice, criminalisation des manifestants qui dénoncent les injustices et la barbarie, protection et enrichissement des milliardaires, écroulement de l'égalité des droits au logement, à l'éducation et à la santé. J'ai pris conscience de la portée morale de cette Flottille, de l'importance de cette action désespérée mais si porteuse d'espoir, de ce mouvement qu'elle a entraîné, du cri qu'elle a lancé et qui continue de résonner et de se propager dans ce monde qui souffre.

La Flottille a été un cri, un exemple de ce que la solidarité signifie, de ce que les gens du peuple peuvent réaliser, un témoignage vivant de ce qu'est l'Humain, dans ce qu'il a de meilleur, et un espoir pour l'Humanité. « Si Gaza tombe, disait l'un de mes coéquipiers, c'est notre Humanité qui meurt. »

Cette mobilisation citoyenne a résonné dans tant de cœurs, autour de la Méditerranée et au-delà. Mes amis infirmiers à Gaza, comme beaucoup de Palestiniens des territoires occupés nous ont suivis, nous ont attendus, nous ont remerciés. « Nous ne sommes pas oubliés ! ». C'était cela l'enjeu : rappeler à tous que nos gouvernements cautionnent et sont complices d'un génocide, d'un blocus illégal, au mépris des lois internationales, au mépris des lois humanitaires, au mépris des droits d'un peuple, tout au bout de la Méditerranée, mais qui meurt en direct sous nos yeux.

En détournant la tête, la loi du plus fort est actée, la protection des puissants est implicite, le sacrifice des autres normal et l'obéissance à l'argent des puissants va de soi.

La Flottille n'est pas arrivée à Gaza, mais elle est arrivée dans les cœurs de tous ceux qui croient encore à la paix et à la solidarité, que ce soit sur les plages de Gaza, dans les métros de Paris, dans les docks d'Italie ou dans les petites fermes familiales françaises.

Cette Flottille, faite de bateaux réparés et d'équipages amateurs a tenu tête à l'armée israélienne.

Cette Flottille a tenu bon dans les tempêtes et les retards, elle a réussi à mobiliser des millions de personnes, venues l'encourager dans les ports, la soutenir par des dons, la protéger par leur présence, leur témoignage, leurs prières et leurs cadeaux.

C'était un grand honneur de pouvoir monter sur un bateau. Je m'en suis rendue compte quand j'ai su que plus de 20,000 personnes avaient demandé à en faire partie.

Et aussi quand j'ai vu les milliers de gens qui s'étaient déplacés pour nous dire au revoir à Barcelone, à Tunis, ou nous accueillir à Athènes ou à Paris.

Nous vivons un moment dramatique de l'histoire : l'apogée du capitalisme colonialiste, conduisant au règne exclusif du profit et de l'argent, la montée du fascisme au service du racisme et de l'islamophobie, le mensonge érigé comme dogme pour protéger les puissants et leur argent. La vérité par les faits ne compte plus pour les médias dominants, au service d'une propagande impérialiste tous azimuts.

Cette Flottille, bien sûr imparfaite et désorganisée, car civile et spontanée, a pourtant révélé aux peuples que des individus unis pour une cause peuvent reprendre le pouvoir quand les gouvernements qu'ils ont élus trahissent les engagements pris et abandonnent leurs convictions. Le système qui nourrit les crimes en Palestine, les guerres au sud Soudan ou en Ukraine est le même qui crée les injustices dans nos pays.

Et je crois que c'est cela, le plus grand message laissé par cette Flottille.

Lyna Al Tabab

Paris, trois mois après la flottille

Après mon retour de la Sumud Flotilla..., la porcelaine a repris ses droits dans mon appartement parisien. Les dîners retrouvent leur chorégraphie feutrée, et le shopping persiste dans son rôle de vice mondain. Tout est revenu à sa place.

En apparence... Car quelque chose s'est brisé, et, pour cette fois, ce n'est pas le service de table.

Il y a eu ces sourires obliques, ces petites phrases de gens qui confondent toujours le courage avec une fantaisie : « La croisière s'amuse », disaient-ils.

Mes voisins eux-mêmes, qui m'avaient jusque-là classée dans la catégorie décorative des élégantes urbaines, ont découvert avec un étonnement presque comique qu'une femme peut aimer la porcelaine et haïr l'injustice, porter une belle veste et refuser la capitulation, connaître les bonnes adresses et choisir malgré tout la mer, le risque, l'inconfort, et la ligne de front morale. Pour eux, Saint-Germain-des-Prés et un bidon de fuel transformé en table de fortune ne pouvaient coexister. C'était trop demander à leur sociologie de salon.

Et pourtant, cette table improvisée en mer, couverte d'une nappe en plastique vaguement baroque, kitsch aux faux airs de *Dolce & Gabbana*, avait plus de vérité que tous les dîners compassés de Paris réunis. Là-bas, rien ne mentait. Ni la fatigue. Ni la peur. Ni la faim. Ni la fraternité. La mer a ce génie : elle dépouille l'être humain de son superflu avec une brutalité presque charitable.

On y apprend que la vie ne tient ni au luxe, ni à l'excédent, mais à ce noyau irréductible que les dominés appellent dignité et que les dominants préfèrent appeler agitation.

On nous répétait, avec cette satisfaction sèche propre aux réalistes sans imagination : « Vous n'atteindrez jamais Gaza. »

Comme si l'histoire se résumait à une question d'accostage. Comme si un blocus n'existait que sur l'eau. Ils n'ont décidément rien compris : nous avons déjà brisé quelque chose, et ce n'est pas un cordon maritime, c'est l'habitude du silence.

Peu importe que les navires n'aient pas touché le sable de l'enclave. Ils ont touché autre chose : la honte des spectateurs.

Du Canada à l'Australie, de Paris aux lycées de banlieue, des centaines de milliers de jeunes nous ont suivis comme on suit un récit qui rend enfin à l'action sa noblesse. Pour beaucoup, la flottille n'a pas été un événement : elle a été une permission intérieure. La permission de ne plus accepter. La permission de résister.

Au Liban, mon pays exsangue, cette flottille est devenue le poumon d'un espoir nouveau.

Et Tripoli..., ma cité natale, injustement punie, humiliée par l'histoire, Tripoli, qu'on caricature, qu'on abandonne, qu'on affame, qu'on accuse.

Tripoli la fière s'est redressée. Elle qui stagne sous le joug des extrêmes et des renoncements, elle m'a rendu hommage...

Alors pourquoi repartir ?

Certainement pas pour jouer aux héroïnes flottantes dans une Méditerranée militarisée. Nous repartons parce qu'une flottille est avant tout une fabrique de conscience... Une forge où se trempent des volontés que ni les chancelleries ni les bombes ne savent produire. Nous ne construisons pas seulement des bateaux. Nous construisons du refus. Nous construisons cette matière première devenue rare : des êtres humains dignes.

Il faut repartir pour élargir le front. Pour que des millions de personnes descendent dans la rue et face au blocus imposé à Gaza, organisent un contre-siège humain, politique, éthique. Un blocus de solidarité contre l'injustice faite à la Palestine, bien sûr, mais aussi contre l'injustice faite à l'homme partout où l'empire exige l'obéissance, où l'occupation exige l'oubli, où la force exige qu'on admire ses crimes au nom de la sécurité.

Car aujourd'hui l'heure n'est plus au confort des indignations décoratives. L'occupation israélienne a relancé sa guerre de destruction, avec son vocabulaire habituel : menaces, chantage, écrasement, impunité. Beyrouth, redevient cible. Israël nous promet à Beyrouth et dans le sud du Liban le sort de Gaza. Et nous explique, que nos quartiers peuvent devenir un nouveau Rafah.

Face à cette arrogance d'Israël, je repars.

Je ne quitte pas ma vie. Je la désarme de ses frivolités pour l'embarquer avec moi. J'emporte avec moi mes contradictions, mon goût des belles choses, ma colère, ma mémoire, mes fidélités. Je pars avec ce que je suis, non avec ce qu'ils voudraient que je sois.

Je pars la tête haute, avec le drapeau du Liban prêt à se lever encore sur l'horizon, non comme un accessoire patriotique, mais comme un signe de refus adressé contre l'occupation israélienne et contre tous ceux qui acceptent de collaborer avec l'ennemi.

Nous ne demandons pas la permission d'exister à ceux qui nous bombardent.

Nous existons sans leur consentement.

Nous avançons.

Nous insistons.

Et nous revenons pour repartir à nouveau.

8. Survivre à Gaza

Entretien avec Rasha Abou Jalal, journaliste à Gaza

— C. B. Comment allez-vous Rasha ? Comment va votre famille ?

— R.A.J. Merci de vous en inquiéter. À Gaza, la question « Comment allez-vous ? » prend une dimension existentielle plutôt que d'être une simple formule de politesse. Nous allons bien, dans le sens relatif du terme ; nous essayons de vivre au jour le jour et de préserver notre cohésion familiale au milieu d'une réalité fragile et instable. J'ai cinq enfants, et chaque jour je réfléchis à la manière de protéger leur enfance du bruit des avions, des nouvelles alarmantes et de l'angoisse qui s'insinue dans les moindres détails de la vie. Nous essayons de créer des espaces normaux au sein d'une réalité anormale — pour rire, étudier, faire des projets, même si ces projets sont à court terme.

— Quand et comment êtes-vous devenue journaliste ? Comment parvenez-vous à écrire et à publier pendant la guerre ?

— Je suis devenue journaliste poussée par un profond besoin intérieur de raconter ce qui se passe ici à travers le regard de ceux qui le vivent, et non de ceux qui l'observent de loin. J'ai commencé ma carrière il y a des années, convaincue que le journalisme ne consiste pas seulement à transmettre des informations, mais à faire vivre une expérience humaine à part entière.

Dans un contexte de guerre, l'écriture devient un acte de résistance. J'écris parfois sous la pression des bombardements, des coupures d'électricité ou de connexions Internet instables. J'utilise tous les moyens à ma disposition : mon téléphone portable, un accès Internet intermittent, des espaces de travail temporaires. Publier sur Substack et d'autres plateformes m'offre une fenêtre directe sur le monde, au-delà des simplifications imposées par les cycles d'information rapides. J'essaie d'écrire avec honnêteté et sérénité, même lorsque la réalité est bruyante et douloureuse.

— Vous avez été l'une des premières abonnées du Carnet de bord publié sur *Substack*. Comment avez-vous découvert Waves of Freedom France et le Carnet de bord français ? Et qu'en avez-vous pensé ?

— J'ai découvert Waves of Freedom France et le Carnet de bord en suivant les initiatives de solidarité européennes avec Gaza. Ce qui m'a attiré dans le Carnet de bord, c'est son ton humain ; ce n'était pas simplement une déclaration politique, mais un espace personnel documentant des émotions et des détails du quotidien.

J'ai été parmi les premiers lecteurs car je m'intéresse toujours à la façon dont les autres perçoivent Gaza et la manière dont ils en parlent. J'ai vu dans cette initiative une tentative sincère de briser l'isolement symbolique et de faire entrer Gaza dans la conscience européenne d'une manière humaine, et non pas simplement comme un chiffre dans les bulletins d'information.

— Comment la Global Sumud Flotilla a-t-elle été perçue à Gaza ?

L'idée elle-même, avant même l'arrivée, a été accueillie avec espoir. À Gaza, toute initiative qui brise l'isolement suscite une profonde attente émotionnelle. Les enfants qui ont réalisé des dessins de bienvenue ne considéraient pas la flottille comme un simple événement politique, mais comme un symbole du fait qu'on ne les oublie pas. Lorsque les bateaux ont été capturés, les gens ont ressenti de la déception, mais pas de surprise. Nous sommes habitués à de telles fins. Pourtant, la simple tentative a eu un impact moral. Même l'incident au cours duquel les forces israéliennes auraient été tellement occupées que les pêcheurs de Gaza ont pu pêcher pendant deux jours est devenu une petite anecdote que les gens se sont racontée – un bref moment de répit au sein d'une réalité étouffante.

— Cette initiative était-elle significative ? Que pensez-vous de son impact ?

— D'un point de vue humain, oui, elle était significative. La solidarité ne se traduit pas toujours par un changement matériel immédiat ; parfois, elle change le sens même des choses, le sentiment que l'on n'est pas seul. Pour les habitants de Gaza, l'isolement est l'un des aspects les plus durs du blocus. Cela a-t-il concrètement changé la vie quotidienne ? Peut-être pas d'une manière qui ait modifié les réalités politiques. Mais cela a contribué à sensibiliser l'opinion publique en dehors de Gaza et a renforcé les discours de solidarité mondiale. Cela, en soi, est important dans la lutte pour le discours et la conscience publique.

— Pensez-vous que les projets de flottilles sont utiles ? Devraient-ils se poursuivre ? Existe-t-il d'autres moyens d'exprimer sa solidarité avec Gaza ?

— Je pense que ces projets sont importants sur le plan symbolique et médiatique, car ils attirent l'attention sur le blocus et maintiennent Gaza au cœur du débat public. Leur poursuite dépend de leur capacité à évoluer et à créer un impact qui dépasse le simple symbolisme.

Outre les flottilles, la solidarité peut avoir davantage d'impact par le biais de pressions politiques et juridiques, du soutien au journalisme indépendant, du soutien aux institutions de santé et d'éducation, et de l'élargissement des espaces permettant aux Palestiniens de raconter leurs propres histoires.

La véritable solidarité ne se limite pas à un événement ponctuel ; c'est un engagement durable. Ce dont les habitants de Gaza ont besoin, ce ne sont pas seulement des initiatives symboliques, mais une cohérence dans les positions, l'équité dans le discours et une véritable volonté politique de s'attaquer aux causes profondes de la crise.

Postface

*La flottille vue par des enfants en France et à Gaza
Un projet d'Éducation avec Gaza, Education4Gaza et
Gaza la vie*

Des dizaines de dessins, maquettes, peintures ont été réalisés par des enfants.

Cette initiative lancée par le collectif Éducation avec Gaza en France leur a permis de démontrer leur soutien à la flottille qui se dirigeait vers Gaza.

Les premiers concernés, les enfants de Gaza qui subissent ce génocide depuis plus de deux ans ont également exprimé leur solidarité aux équipages de la flottille grâce aux équipes d'Education4Gaza et Gaza la vie.

À travers leurs dessins, ils expriment leurs peurs, leurs espoirs et leurs rêves d'une vie digne.

Pour eux, la flottille représente bien plus qu'un symbole : une action concrète porteuse d'espoir, qui pourrait permettre de briser le blocus, contribuer à leur échelle à améliorer leurs conditions de vie afin qu'ils puissent vivre en paix, étudier, jouer et se construire un avenir.



© Khadidja, jeune collégienne en France, Installation



عبدالرحمان

© Abderahman, enfant à Gaza, Dessin

Contributrices et contributeurs

Malika Baouya

Infirmière niçoise, fondatrice de l'ONG Infirmiers sans frontières, membre du collectif Blouse blanche pour Gaza. Partie sur la mission de la flottille 2025, elle également participé également à la Marche pour Gaza au Caire en juin 2025.

Maisara Baroud

Artiste plasticien originaire de Gaza, où il a également enseigné à la Faculté des Beaux-Arts de l'Université Al-Aqsa. En 2025, il a quitté Gaza avec sa famille et vit actuellement à Marseille. Il est boursier du programme Pause et de la Chaire d'excellence Amidex en anthropologie audiovisuelle, hébergée par l'Institut d'ethnologie et d'anthropologie sociale (Ideas) de l'Université d'Aix-Marseille.

Catherine Benoît

Anthropologue, professeure au Connecticut College (États-Unis). Ses travaux portent sur l'histoire et l'anthropologie du colonialisme français dans les territoires des outre-mers français. Pôle communication/presse de Woff, pendant la traversée de 2025.

Adrià Fruitós

Illustrateur né à Barcelone et basé en France depuis 2008, il travaille sur des supports très variés : livres jeunesse, presse, campagnes publicitaires et même des objets. Il expose ses images lors d'expositions d'illustration ou de salon d'art contemporain dans le monde entier.

Ahed Sobhi Helles

Poète et professeur d'architecture à l'Université d'Al-Aqsa (Palestine) né à Gaza en 1968. Il a publié en 1992 un premier recueil de poésie *From the Inspiration of Madrid*. Son prochain ouvrage s'intitule *Gaza... A Gap in the World* (à paraître). Ses poèmes et textes littéraires ont été publiés dans de nombreuses plateformes littéraires et magazines culturels.

Rasha Abou Jalal

Journaliste à Gaza. Elle travaille pour plusieurs médias qui traitent des questions politiques, humanitaires et sociales palestiniennes. Elle est membre permanente du jury du Prix annuel de la Maison de la presse de Gaza.

Maha Nassar

Écrivaine, professeure et historienne palestino-américaine à l'Université d'État de l'Arizona (États-Unis). Son livre primé et ses nombreux articles examinent l'histoire de l'activisme transnational palestinien. Son projet de livre actuel explore le rôle des jeunes Palestiniens dans l'histoire du *sumud* mondial.

Oumessaad

Travaille dans le secteur de la finance et est activement engagée dans la défense des droits humains. Guidée par des valeurs de justice et de dignité, elle met son expérience au service des personnes en situation de grande vulnérabilité.

Lyna Al Tabal

Avocate et chercheuse en droit international, spécialisée en droits humains. Elle participe à des initiatives civiles en lien avec les enjeux de justice pénale internationale et de lutte contre l'impunité. Ses travaux, publications et analyses politiques portent sur l'articulation entre recherche académique, action de terrain et plaidoyer international. Membre de la Global Sumud Flotilla.

Esma Hind Tengour

Professeure certifiée d'arabe, traductrice et chercheuse indépendante.

Malika Terre

Ingénieure, elle est profondément marquée par la tragédie palestinienne et s'est toujours investie dans des missions citoyennes et humanitaires en soutien à Gaza. Pôle communication/presse de Woff, pendant la traversée de 2025.

Joëlle Tischhauser

Infirmière engagée dans l'humanitaire, elle a effectué plusieurs missions, dont trois à Gaza où elle a constaté les effets concrets de choix politiques cyniques.

Émilien Urbach

Journaliste à L'Humanité et capitaine du *MiaMia*.

Ismaël Wadih

Vit dans les Pyrénées orientales, marié et père de famille. Ni militant ni activiste, la situation alarmante des Palestiniens de Gaza l'a poussé à prendre ses responsabilités. De la *March to Gaza* à la Flottille, il a parcouru la terre pour la paix, contre la souffrance et l'injustice.